



PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT



DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^E ARRONDISSEMENT

Avril – juillet 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^E ARRONDISSEMENT

Sommaire

1 – Présentation du projet par le président

Bruno Delmas

2 - Quand le confinement vire au casse-tête... chinois

Jean-Pierre Duquesne

3 - De l'art de rester chez soi.

Philippe Martial

4 - La Soupe populaire du VI^e « confinée » au printemps 2020

Jacques Toutain

5 – Distanciation sociale, un facteur d'inégalité ?

Michel Hennuyer

6 - Le confinement à la campagne d'un habitant du VI^e arrondissement.

Bernard Guttinger

7- Place du 18-Juin-1940

Maria Deurbergue

8 - Confinements sur le Toit du monde

Chantal Bouchon

9 - Pour ne pas oublier...

Didier Marmion

10 - Se protéger d'une épidémie à Paris au milieu du XIX^e siècle

Christian Chevalier

11 - L'Académie de médecine, une institution dynamisée par la covid-19

Claudine Esper

12 - Libération

Bruno Delmas

13 - Déconfinement : mieux respirer à Paris avec les huiles essentielles et les extraits de plantes

Claudia Isabel Navas

14 - Au revoir, madame !

Marie-Christine Gantois

15 - Tenir boutique par gros temps

Antoine Duquesne

16 - Derrière les portes fermées d'un lycée confiné

Maxime Michelet

17 - Au fil du confinement

Catherine Gros

18 - Voyager à l'étranger en période de confinement

Claire Béchu-Bénazet

19 - Portrait d'un collectionneur confiné

Gabriel Thibon

20 - La croisière ne s'amuse plus

Oriane Laromiguière

21 - L'instit' masqué

Vincent Duquesne

22 - Une année singulière

Jacqueline Birée

23 - Le bouquiniste est-il soluble à la covid-19 ?

Jérôme Callais

24 - Paris en avril

Geoffroy Gaultier

25 - Une autre vie

Claudine B. Esper

26 - Correspondance inattendue

David Labreure

27 - Lecture et rêveries pédagogiques

Marie-Claude Delmas

28 - Ah ! Le bon vieux temps, le temps du confinement !

Michel Hennuyer

29 - Mes confinements

Alexandre Thommes

30 - Ouvrières essentielles, les abeilles du jardin du Luxembourg

Marie-Laure Legroux et Pierre Tchelitcheff

31 - Les vacances de monsieur Virus

Jean-Pierre Duquesne

32 - Un autre confinement, le siège de Paris 1870-1871

Élisabeth Dufourcq

33 - Pot pourri

Julie, Jean-Paul Meyer, Anne-Marie Reder, Didier Marmion

34 - Fermer un restaurant ouvert, ouvrir un restaurant fermé

Thibaut et Dimitri

35 - Le s(p)ort suspendu

Quentin Gesp

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 1

Le 30 avril 2020

Chers sociétaires, chers amis,

Depuis mon message vous annonçant la suspension de toutes nos activités du deuxième trimestre pour cause de confinement, nous vous avons adressé notre Gazette trimestrielle et nous préparons la publication de notre Bulletin annuel, qui devrait vous parvenir au mois de mai.

Bien que les dates du déconfinement se profilent timidement à l'horizon, il semble impossible de prévoir quelque activité que ce soit avant la rentrée de septembre prochain. Le traditionnel Forum des associations, qui se tient le premier samedi de septembre à la Mairie, vient d'être annulé et nous serons probablement contraints d'annuler aussi notre traditionnelle excursion de fin septembre.

Nos rencontres sont donc repoussées et nous ne manquerons pas de vous tenir informés de la reprise du programme de nos conférences, lorsque la salle des mariages sera de nouveau mise à notre disposition, ainsi que celle des visites et promenades.

Nous restons bien entendu en contact avec la mairie du VI^e arrondissement.

Nous n'avons plus accès à notre bureau depuis le 16 mars. Pourtant, nous pouvons continuer les échanges avec vous sous une autre forme.

C'est pourquoi, nous ferons paraître sous forme électronique une sorte de journal du confinement de la Sh6. Il a vocation à être alimenté par vous, écrivez à notre adresse (sh6@orange.fr) comment vous vivez ce confinement, ce qu'il évoque pour vous. Nous diffuserons vos contributions à ce journal du confinement : témoignages actuels, évocations historiques, souvenirs, lettres, impressions, dessins, photographies...

Mettons-nous tous au télétravail collaboratif !

Protégez-vous bien !

Bruno Delmas

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 2

Le 5 mai 2020

Quand le confinement vire au casse-tête... chinois

Confiné. Voilà un substantif qui n'entrait guère dans mon vocabulaire avant qu'un organisme vivant microscopique ne le hisse au rang de vedette. Qu'il soit employé en mode transitif ou pronominal, il convient. Ledit organisme vivant microscopique vous cloue-t-il au lit, il vous confine dans votre chambre. Vous accorde-t-il quelque répit, on vous enjoint tout autant de vous confiner dans votre logis. Vous n'y échappez que pour de courtes escapades gâchées par un sentiment diffus de transgression, voire de culpabilité. Bref, vous passez vos journées cloîtré chez vous.

Alors évidemment vous tournez en rond et, comme il faut bien occuper l'esprit, vous portez le regard sur ce qui vous entoure et que vous connaissez, comme personne. Que vous connaissez ou que vous croyez connaître ? Jugez-en plutôt par ce que m'est arrivé.

Il y a plus malheureux que moi, j'en conviens. Mon salon est confortable, riche de deux bibliothèques de style anglais remplies de livres. Des *Pléiade*, comme il se doit ; de la bonne littérature contemporaine, prix annuels, succès de librairie, auteurs fétiches (Modiano, Échenoz et, pour la génération précédente, Déon, Tournier, et l'incontournable Jean d'O), livres d'histoire et, chacun a ses faiblesses, polars. Ils se sont accumulés au fil du temps - en ce qui me concerne, cela commence à faire beaucoup - et dans un ordre dont la désinvolture s'aggrava au fur et à mesure que le nombre augmentait, au point qu'actuellement j'en suis à compléter les rangées verticales par des strates horizontales pour occuper l'espace. Du grand n'importe quoi, mais auquel je me suis accoutumé et qui me gênait d'autant moins qu'en étant l'auteur je retrouvais mes petits chaque fois que le besoin apparaissait.

Seulement voilà, quelque chose a changé. Avant, je cherchais un livre dans un but précis, je savais où le trouver, je le trouvais, terminé. Maintenant, je commence à me poser des questions. Que choisir ? Une pincée de *Mémoires d'Outre-Tombe*, peut-être ? Un Zola moins connu que je n'ai pas encore ouvert, pourquoi pas *La Débâcle*, cent-cinquantenaire oblige ? À moins que *La Peste* ... J'ouvre les vitrines, je pioche, je feuillette, je remets, je furète à côté. Du coup je vois. Je vois ce que l'habitude avait fini par rendre invisible à mes yeux. Je vois l'incohérence du rangement. Du rangement, car il serait indécent de parler de classement. Le classement suppose un ordre, et ce qui s'offre à mon regard n'est que désordre. Alors, c'est décidé. Quand je serai rassasié des *Contemplations* (oui, j'ai finalement opté pour le grand Victor et tiré de l'étagère les deux volumes de la jolie collection Lemerre héritée de mon père et reliée en joli maroquin de couleur bleue), je m'attellerai à ce qui pourrait bien s'apparenter à un treizième travail d'Hercule.

D'autant plus qu'il va falloir définir une méthode, sinon, à quoi bon changer. Or je n'aime pas du tout ce genre de dilemme. C'est la résolution de la quadrature du cercle que je m'impose à moi-même qui suis tout sauf un matheux. Je cours à la catastrophe. Jugez plutôt.

Posons l'équation. Il me faut combiner le linéaire des rayonnages, leur espacement vertical, inégal, le format, évidemment des plus divers, des livres, la couleur de leur couverture, etc. Cela, ce sont les données physiques. Mais il me faut y associer des considérations plus abstraites. Je peux rapprocher les ouvrages par genre, roman, histoire, essai, poésie, polar, art. Je peux opter pour un classement par auteur, mais dans ce cas, quel ordre choisir, chronologique ou alphabétique ? Et les collections, qui rassemblent à peu près tous ces critères sous leurs couvertures uniformes ?

Me voilà fatigué rien que d'avoir posé l'équation. Après tout, pourquoi me fatiguer quand rien ne m'y oblige ? Sans compter l'effort physique que représentera la sortie de tous ces livres de leur habitacle actuel, l'époussetage, et de nouveau le rangement qui, j'en suis déjà persuadé, ne me donnera pas satisfaction. D'ailleurs il se fait bien tard ce soir pour prendre une décision. La nuit, dit-on, porte conseil... Espérons qu'elle ne m'entraîne pas dans une sarabande cauchemardesque d'*in-folio* sans couverture ou de pages sans caractères.

Jean-Pierre Duquesne

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 3

Le 9 mai 2020

De l'art de rester chez soi.

Cher ami,

En préalable de ce courrier, vous me permettrez de traiter un petit point de vocabulaire : bien que je n'aie jamais prononcé de vœux, ni sollicité la tonsure, je préfère me déclarer « cloîtré », le participe « confiné » fait trop penser à « con fini ».

J'aime à dire, dans mes heures de mélancolie, qu'il me reste deux remèdes souverains : l'amitié et l'écriture. En ce moment, l'amitié est troublée par l'interdiction des visites. Aussi, je ressens plus fort la solitude. Dans ces circonstances de clôture forcée, être deux est une grande chance ; je mesure combien elle me manque depuis la mort de l'ami avec qui je cohabitais depuis vingt ans. Je suis sûr que votre couple parvient à dominer le malheur actuel.

Toutefois et plus que jamais, je dispose du second remède : l'écriture. Sauf qu'elle prive durablement de voir les amis –le seul manque vraiment pénible– la « claustration » ne m'est pas difficile, puisque depuis des décennies, je m'impose tous les jours l'équivalent, ayant contracté l'habitude de m'enfermer pour écrivasser clandestinement durant des heures.

Nous devons reconnaître vous et moi que nous sommes des privilégiés : vous écrivez, vous publiez. De mon côté, je scribouille pour moi. N'est-ce pas bénéficier d'une chance extraordinaire que de passer, chaque jour, des heures à réfléchir, à noter, à rédiger, à corriger... alors que l'ennui accable tant de « confinés ». Tout compte fait, pour vous comme pour moi, nous vivons une sainte « clôture » favorable au travail, nous nous l'imposons de nous-mêmes. Nous nous claquemurons volontairement. La différence anormale est que je tape encore plus longtemps que d'habitude sur le clavier de l'ordinateur. De temps en temps, il me faut même abandonner la machine pour reposer les yeux.

En outre, je suis officiellement privé des cent minutes par jour que je consacrais à une longue marche de gymnastique, conseillée par les médecins. Toutefois, muni de ma propre autorisation (autosignée !), je m'accorde « mon heure permise » de promenade « dans le rayon d'un kilomètre » autour de mon logis. Je m'ébahis chaque fois de ne plus reconnaître Paris : un Paris sans voiture ! Quelques autobus passent, vides ou chargés tout au plus d'un à quatre voyageurs. Même les passants sont rares sur les trottoirs...Voilà sans doute pourquoi la police ne vient guère contrôler le quartier : il est désert. Bien de résidents du coin sont « dans leur château ! » Je le reconnais à ceci que les volets sont fermés comme ils l'étaient souvent en fin de semaine. Mais cette fois, ils n'ont pas été repoussés, au matin du premier jour de confinement.

Nous bénéficions d'une autre chance : il y a un siècle, pour communiquer durant la grippe espagnole, les « confinés » ne jouissaient ni de l'ordinateur ni du téléphone ; alors que rue Guynemer, l'ordinateur est sans cesse en marche. Et le téléphone n'a jamais autant sonné. En

plus, contrairement aux malheureux « grippés » de 1918, nous avons une « télé » pour nous distraire.

Autre chance : à notre âge, ni vous ni moi ne sommes plus « statistiquement des actifs » soudain privés de travail et menacés à terme de chômage ou de faillite... En revanche, ce qui s'annonce pour nous tous est fort inquiétant : l'économie est gravement atteinte, la production s'effondre ; la reprise sera lente et partielle... Les inégalités induites par l'effondrement économique nous mènent tout droit à une crise sociale d'une ampleur sans précédent. D'autant que les théories en cours, chères aux gouvernants, seront sûrement remises en cause. L'opinion redécouvre une évidence oubliée : « À malheur public, une seule réponse : le service public ». Et non pas le « Tout-marché autorégulé » du néolibéralisme à la mode depuis Reagan.

Les périodes emprisonnées favorisent la lecture ; pour ma part, j'ai peu de temps à lui consacrer, une heure tout au plus, le soir avant le sommeil. Et le plus souvent, c'est pour revenir à un auteur délaissé que je persiste à chérir : Valéry.

Je vous prie, cher ami, de vouloir bien soumettre l'hommage de mon profond respect à votre épouse et d'accepter pour vous-même l'assurance de mon invisible mais fidèle amitié.

Philippe Martial

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 4

Le 11 mai 2020-05-25

La SOUPE POPULAIRE DU VI^e « confinée » au printemps 2020

Le samedi 14 mars 2020, après le déjeuner, la Soupe populaire du VI^e (4 rue Clément) a cessé son activité habituelle. Combien de temps la distribution de repas chauds à l'intérieur de ce petit local de 34 places allait-elle rester interrompue ? Nous l'ignorons. Mais fallait-il pour autant nous désintéresser du sort des 100 à 130 personnes qui le fréquentaient régulièrement -du lundi au samedi- au rythme de ses 3 ou 4 services quotidiens ?

Les deux jours suivants ont été marqués par les doutes, les réflexions, les interrogations : fallait-il renoncer tout à fait à nos activités ou bien les poursuivre, et si oui, selon quelles modalités ?

Très vite, les réponses à ces questions, pourtant bien délicates, se sont présentées d'elles-mêmes, de manière spontanée.

Des entreprises du quartier, notamment la maison Mulot, la société Marks & Spencer, l'hôtel Saint Germain des Prés, plusieurs restaurants, des pizzerias, des commerces de proximité, sont venus d'eux-mêmes nous ouvrir leurs réserves que nous avons, bien sûr, acceptées de grand cœur.

Et puis des plateformes de contact entre associations analogues à la nôtre—Restos du Cœur, Chorba, Armée du Salut, Mie de Pain etc.— ont mis en place sur les réseaux sociaux un système d'échange et de partage de stocks alimentaires très efficace.

Simultanément, de nouveaux bénévoles, jeunes ou moins jeunes, mais toujours remplis de vaillance et déterminés, sont venus nous dire qu'ils étaient prêts à donner du temps pour assurer la distribution de ces produits.

▣

Plus tard, la Protection civile s'est offerte à nous livrer chaque jour 250 sacs repas complets : salade de légumes, plat cuisiné, pain, eau, dessert.

- Jean-Pierre Lecoq, maire de notre arrondissement, a demandé de son côté à la Caisse des écoles du VI^e de cuisiner et de nous livrer, les jours ouvrables, une centaine de repas qu'un compartiment spécial permet de maintenir au chaud. Autant dire que ces plats de grande qualité sont particulièrement appréciés de nos bénéficiaires. Je tiens à exprimer notre particulière gratitude à la directrice de la Caisse, aux deux cuisiniers et au livreur dont la conscience professionnelle et le dévouement méritent d'être ici salués.

- Depuis quelques jours, l'Armée du Salut nous livre à son tour, une centaine de plateaux repas, accompagnés de boissons, de fruits, de laitages.

En tant que de besoin, la Soupe populaire du VI^e achète enfin des fruits et des yaourts. Et puis du pain, du jambon, de la volaille, du beurre, du fromage, de la salade, destinés à la confection de nos sandwichs-maison réputés.

▣

Une bonne trentaine de bénévoles se relaient sans désespérer par équipes de huit ou neuf, tous les jours, dès huit heures du matin, dimanches et jours fériés compris.

D'amont en aval, ils assurent la cuisson des œufs durs, l'élaboration des tartinades, la confection des sandwichs, la mise en barquettes des repas chauds, la manutention des caisses et des cartons, la distribution des sacs repas devant la porte, veillent au calme de la rue, tout ceci dans la bonne humeur, sans pression excessive, hors la nécessité, pour chacun, de se montrer aussi rapide et efficace que possible.

▣

En ce qui concerne l'environnement, la « distanciation sociale » est plutôt bien respectée. Cette situation tient au fait que nous avons avancé nos horaires d'ouverture de 11h30 en temps normal, à 8h45 actuellement, ce qui permet de réguler les arrivées et d'éviter attroupements et longues stations devant la porte.

Au total, ce sont plus de 300 personnes qui se présentent chaque jour, au lieu des 100 à 130 que nous accueillons d'ordinaire.

▣

Faut-il préciser que cette description ne vaut que pour le jour où ces lignes ont été écrites, c'est-à-dire le vendredi 1^{er} mai 2020 ? Pas plus que les autres secteurs de notre société, tous pareillement victimes de cette épidémie de coronavirus, nous ne sommes en mesure de prévoir les mutations de notre activité, ni leur évolution dans les semaines ou les mois à venir.

Nous continuerons d'accueillir avec joie les aides et les soutiens que nous savons nombreux, tant à Paris que dans cet arrondissement qui s'avère, comme toujours, particulièrement solidaire.

Portés par le dynamisme de nos bénévoles, la grande générosité de nos donateurs, les attentes de nos bénéficiaires, nous espérons franchir avec sérénité cette nouvelle étape -tout à fait inattendue- qui manquait encore à notre longue histoire.

Jacques TOUTAIN

et les équipes de la Soupe populaire du VI^e

Annexe

Quelques jalons (parmi d'autres)
à propos de cette courte, mais intense, page de notre histoire

- Samedi 14 mars au soir, le Premier ministre, Édouard Philippe, ordonne la fermeture des restaurants.

- Lundi 16 mars, le matin, François et Fanny vont chercher mozzarella, prosciutto, parmesan en lamelles etc. donnés par le café d'Italie, 76 avenue des Gobelins. L'après-midi, les mêmes vont chercher pamplemousses, ananas, kiwis, etc. donnés par le ministère de la Transition écologique, boulevard Saint-Germain.

- Lundi 23 mars, l'IPAG, 190 boulevard Saint-Germain, nous remet ses réserves de boisson dont des jus d'oranges de grande qualité.

- Cette même semaine, le Comité d'établissement de la RATP nous apporte une camionnette pleine de fruits, fromages, charcuteries, poulet fumé sous vide et autres denrées de grande qualité.

- Mardi 7 avril, Christine et François vont à Courcouronnes d'où ils rapportent une pleine voiture chargée de saucisses, boudins cocktail noirs et blancs, saucisses de Strasbourg et autres Montbéliard, offertes par la charcuterie Chédeville.

- Mercredi 8 avril, les mêmes Christine et François vont à Rungis acheter directement 200 kg d'oranges à prix de gros, ce qui remplit complètement la voiture.

- Ils répètent cette opération à plusieurs reprises et en profitent pour rapporter aussi des barquettes alimentaires, des sacs en papier, des planches à découper, du film alimentaire.

- Jeudi 23 avril, toujours en voiture, les mêmes vont à Bondy chercher 600 yaourts donnés par l'association Les Chemins du Cœur.

... et ce n'est pas fini...

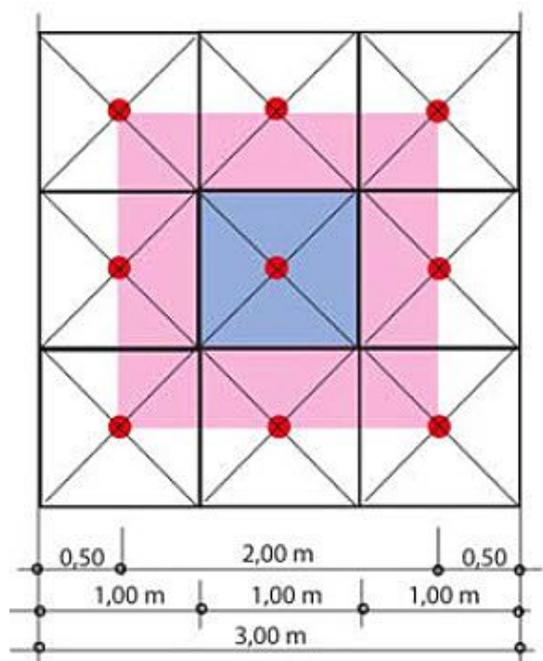
PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 5

Le 14 mai 2020

DISTANCIATION SOCIALE, un facteur d'inégalité ?

Le déconfinement de ce 11 mai 2020 a été l'occasion de renforcer l'application de la distanciation sociale d'autant plus nécessaire que nous serons de plus en plus nombreux dehors et dans les magasins.

Cependant les règles fondamentales établies par le conseil scientifique auprès du Président resteront inchangées, à savoir la distance minima obligatoire de 1,00 m entre chaque individu soit dit-on 4,00 m² de surface libre pour chacun. Cette mesure est calculée par la distance maxima que parcourrait un bon covid-19 moyen, projeté dans un postillon suivant une force moyenne «f», et qui rendrait l'âme alors en bout de course, sa durée de vie dans l'air ayant atteint ses limites.



Ce qui aboutit à la figure ci-contre, un carré dessiné pour 9 individus de 3,00 m de côté, en considérant que chaque personne est au centre d'un carré de 1,00 m de côté.

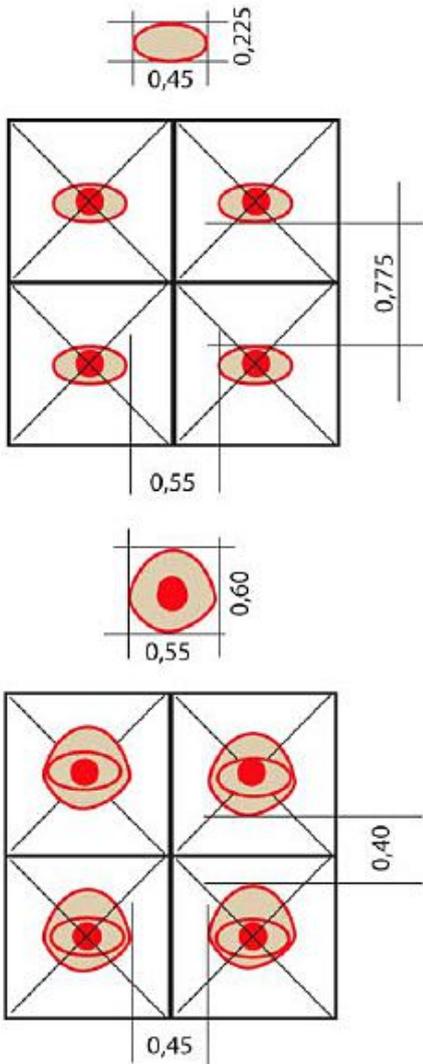
On constate en effet que chacun est à 1,00 m de son voisin et qu'il jouit effectivement d'une surface libre (indiquée en rose) de 4 m². Il faut cependant se rendre compte que ces dits 4 m² sont assez fallacieux puisqu'imbriqués dans les 4 m² du voisin et qu'en définitive il n'y a que 1m² (indiqué en bleu) qui est vraiment, pour chacun, son pré-carré personnel.

À noter aussi que du centre de ce carré à son bord il n'y a qu'une distance de 50 cm. Ce qui fait les 1,00 m de distanciation c'est l'ajout des 50 cm du pré-carré du voisin: en fait, chacun y apporte la moitié du sien.

Malheureusement il faut bien reconnaître que les savants du Président qui ont élaboré ces règles ont raisonné de façon abstraite, comme tout mathématicien qui se respecte. En effet dans cette démonstration, la personne humaine est réduite à un point fictif à la croisée des diagonales du fameux carré de 1,00 m de côté.

OR- Le corps humain n'est pas un point de dimension nulle, peu s'en faut !

En moyenne, il est considéré que pour la race sapiens-sapiens, en projection horizontale sa longueur en est de 45 cm et sa largeur de 22,5 cm ce qui donnerait sur le dessin à l'échelle de 2cm/par m, soit 1/50ème, la figure ci-dessous :



Il ne reste donc plus entre les personnes que 77,5 cm de face et 55 cm de côté. À ces distances le coronavirus reste donc encore assez virulent. D'où l'obligation sage de porter un masque.

Cependant les individus ne sont pas tous bâtis d'après ces normes statistiques internationales. Il y a des spécimens costauds, gros et forts. On a noté des individus de 55 cm de largeur d'épaule et quelquefois de plus de 60cm d'épaisseur. En revanche, il y en a d'autres plutôt chétifs, maigres et faibles. Si dans une file d'attente vous n'aviez que les premiers cités, il ne resterait entre eux qu'une distanciation de 40 cm. alors que pour les plus faibles cette distanciation pourrait atteindre facilement 80 cm. Une valeur du simple au double.

Ce qui fait que les plus faibles courraient deux fois moins de risques que les plus forts (et d'ailleurs la force «f» de leurs postillons est réduite d'autant). Une inégalité frappante dans le malheur actuel, mais pour une fois qui va dans le bon sens !

Michel Hennuyer

Un architecte du VIème

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 6

Le 16 mai 2020

Le confinement à la campagne d'un habitant du VI^e arrondissement.

Le 17 mars, nous prenons en charge un de nos petit-fils, âgé de 4 ans, et allons dans notre village de Picardie non loin de Château-Thierry. Rejoints quelques jours plus tard par ses parents et la petite Ondine nouveau-née, nous nous retrouvons trois générations confinées ensemble pour une durée indéterminée !

C'est cette incertitude qui est la plus contraignante et la plus préoccupante : tous les événements prévus longtemps à l'avance et planifiés avec la famille, les amis ou les collègues sont, un à un, suspendus. Ainsi les vacances et fêtes de Pâques sont annulées, toutes les manifestations prévues jusqu'en juillet reportées à une date ultérieure. Les informations de toute origine sont toujours imprécises, souvent contradictoires et ajoutent encore de l'incertitude. Sans compter cette inquiétude face aux risques d'un virus mal connu et pour lequel il faudra de nombreux mois de recherche pour en venir à bout. Comment ne pas penser aux grandes épidémies à travers les âges dont la grippe espagnole au début du XX^e siècle ?

À Château-Thierry, le festival annuel Jean de La Fontaine est annulé ; en 2021, pour le 400^e anniversaire de sa naissance, nul doute que le festival jouira d'autant plus d'un lustre particulier.

De nos trois générations, les plus jeunes sont contents de se retrouver en famille, plus présente et disponible ; certes quelques frictions apparaissent mais il est clair que le manque d'école et de copains commence à se faire ressentir. Cette même impression nous provient aussi d'autres petits-enfants résidant à l'étranger dont le père est souvent absent en raison de ses nombreux déplacements professionnels. L'enseignement par ordinateur et la solitude devant un clavier deviennent difficiles.

Pour la génération d'actifs, la généralisation du travail à distance quand cela est possible est une découverte et sans doute une solution à développer dans les années à venir.

Pour les retraités, les activités ne manquent pas... La restriction des déplacements oblige à prévoir les approvisionnements sur une plus longue période et permet de gagner du temps. Seule la fermeture de certains commerces peut compliquer la vie car il manque toujours un outillage ou un matériau pour l'entretien de la maison ou du jardin.

De nombreuses activités peuvent être poursuivies grâce aux moyens de communications actuels. Cette période laisse du temps pour la lecture ou des rangements divers. La messagerie permet de garder des contacts familiaux ou amicaux, après élimination de tous les messages

publicitaires et des informations diverses qui se multiplient. Des travaux en cours tels que recherches et rédactions de notices ou d'articles sont possibles avec Internet même si on ne dispose pas de toute sa documentation parisienne.

Ce confinement à la campagne d'une durée non prévue à l'avance et sans retour possible à Paris nous a privés du courrier, ce manque de journaux et de lettres contribue à un certain isolement. Et puis, cette impression inhabituelle, que l'on remarque peut-être plus à la campagne, que tout est arrêté : plus aucun avion, moins de circulation. Seule la nature reprend ses droits.

Pour nous en particulier, engagés dans la rénovation d'un monument historique, la situation actuelle entraîne l'arrêt des entreprises et la suspension des démarches administratives pour des subventions ou des autorisations.

Ces quelques réflexions générales, sans doute partagées par d'autres membres de la Société historique du VI^e arrondissement, ne doivent pas faire oublier que de nombreuses personnes ou entreprises sont actuellement en grandes difficultés et que chacun souhaite un retour à une situation plus favorable dans un proche avenir.

Bernard Guttinger

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 7

Le 19 mai 2020

Place du 18-Juin-1940

J'habite place du 18-Juin-1940, ancienne place de Rennes, dans un de ces immeubles haussmanniens construits autour de 1860 face à la gare Montparnasse, maintenant disparue, au carrefour de grandes artères et de trois arrondissements. Lundi 16 mars un grand silence tombe sur ce vaste espace minéral très animé et bruyant :



fermeture des cinémas, cafés, boutiques, hôtels, restaurants, bureaux, interruption des chantiers.



Pas de circulation, quelques bus que plus personne n'attend.

Un peu de vie : les journaux, que l'un ou l'autre des trois kiosquiers, propose le matin. Sur le terre-plein une rangée de motos est alignée, des livreurs viennent les prendre à tour de rôle et leurs paroles résonnent dans le silence.

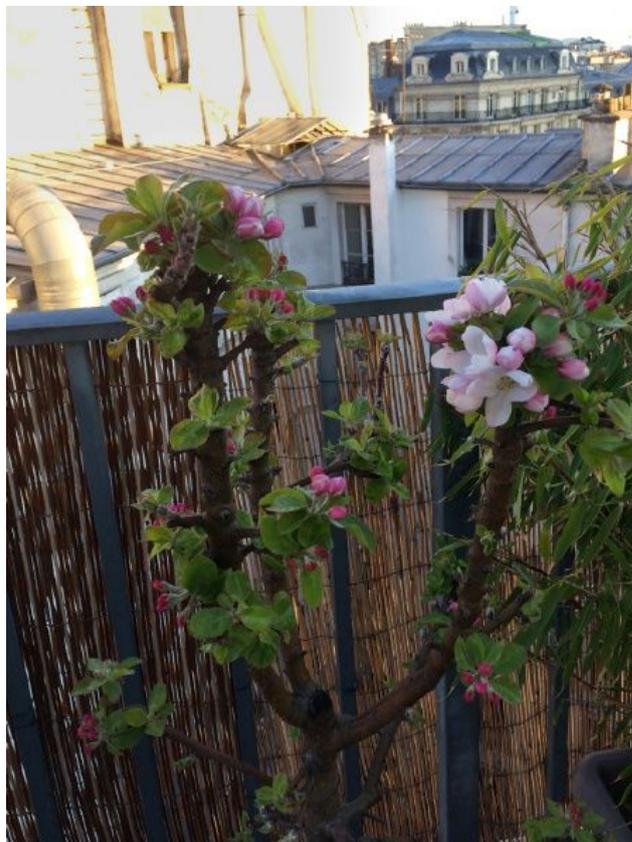
Dans les immeubles, même pas ébranlés par le métro dont on entend parfois le grondement, les appartements sont très habités comme en témoignent l'ouverture et la fermeture quotidiennes des fenêtres.



La nuit, la place, toujours aussi déserte, est très brillamment éclairée.

Je suis protégée par un beau platane qui déploie ses feuilles à grande vitesse au cours du mois d'avril. Je perds en même temps de la visibilité.

Sur mon balcon les vieux bulbes reprennent vie et fleurissent magnifiquement ; de même, trop éphémère, un pommier en fleurs règne sur les toits au 7^e étage.



Maria Deurbergue

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 8

21 Mai 2020

Confinements sur le Toit du monde

Lors d'une promenade « liée à mon activité physique personnelle », je rencontre devant l'Institut culturel hongrois, 92 rue Bonaparte, *Sous le chapeau*, la rêveuse assise sur son banc que nous devons au sculpteur András Lapis. Je m'interroge : bien seule en ce moment, songe-t-elle à son compatriote, Alexander Csoma de Koros ? Pionnier de la tibétologie, il se confina dans une des régions les plus isolées du monde pour faire le premier dictionnaire anglo-tibétain qu'il compléta par une grammaire de langue tibétaine.

Alexander Csoma de Körös, originaire de Transylvanie né en 1784, grand voyageur et grand linguiste, parti à la quête des origines de la langue hongroise, parvient à pied dans le nord de l'Inde, aux confins de l'Himalaya occidental en 1822. Il est contraint de s'arrêter pour des raisons tant politiques, climatiques que linguistiques. Sa rencontre avec William Moorcroft le détourne de son projet : ce vétérinaire en chef de l'armée des Indes, inspecteur général de la remonte lui suggère plutôt d'élaborer un dictionnaire anglo-tibétain pour mieux communiquer avec les populations du pays limitrophe de la colonie anglaise et le met en relation avec un lama.

Ainsi le Hongrois se confine au Zanskar, successivement au château de Zangla et au monastère de Pukthal, périodes où il ne rencontre aucun européen, enfin au monastère de Kanum en Himachal Pradesh alors sous protectorat anglais. Il met à profit ces trois résidences et sept ans de confinement pour se consacrer aux études tibétaines.

Zangla, 3 600 m d'altitude (1823-24)

Dans une lettre signée du 28 janvier 1825, Csoma de Körös retrace son itinéraire, décrit les rencontres avec des personnalités de la région et évoque son séjour à Zangla. Assisté du lama Sangsye Phuntsok auquel il a été confié, il apprend, par l'intermédiaire de la langue persane, la grammaire tibétaine et étudie dans 320 ouvrages imprimés les trésors de la littérature et de la religion tibétaines.

Zangla, situé près d'un affluent du Zanskar, possède une forteresse bâtie dans un site vertigineux qui fut inexpugnable pendant plusieurs siècles. Autour d'un désert de rocaille, ce fort de forme rectangulaire, est une masse blanchie à la chaux. À l'intérieur, une *gompa* possède quelques statues anciennes. Au dernier étage, jouxtant un grand espace, une petite pièce de 9 m², basse de plafond, éclairée par une fenêtre minuscule, porte au centre d'un mur les traces noires d'une petite cheminée. Csoma vécut là tout un hiver, se contentant de dire « qu'il faisait si froid qu'il n'osait quitter sa chambre [...], il s'en protégeait en étant assis sur une peau de chèvre », les températures pouvant descendre à -32°. Le combustible est constitué de bouses de yack en galettes qui ne fermentent pas à cause de l'altitude et de la sécheresse de l'air.

Quant à la nourriture, montée quotidiennement par son professeur, elle consistait essentiellement en thé sucré mouillé avec la *tsampa*, farine complète d'orge, et beurre salé.

Pukthal, 4 000 m d'altitude (1825-1826)

Après quelques tribulations avec le lama Sangsye Phuntsok, les deux hommes se retrouvent pour poursuivre la tâche au monastère de Pukthal du 10 novembre 1825 au 12 août 1826 où la famille du religieux possède une suite de cellules qui se sont écroulées depuis. À l'origine du monastère, une source s'échappe d'une grotte sacrée creusée dans la roche. Habité par un ermite depuis le VII^e siècle, le monastère est devenu un haut lieu spirituel où les moines habitent dans des cellules accrochées à la falaise vertigineuse. Après la mission accomplie dans des conditions non moins drastiques, ils décident de redescendre du Zanskar.

Kanum, 2 500 m d'altitude (1827-1830)

Csoma de Körös s'établit alors au monastère de Kanum où se trouve une importante bibliothèque, il passe trois ans à réviser ses notes rassemblées pour son dictionnaire anglo-tibétain. En mai 1831, il se rend à Calcutta où il prépare la publication de son travail, il fabrique la casse et compose lui-même ses livres, *Essay towards a Dictionary Tibetan and English* et *A Grammar of the Tibetan Language in English*, qui paraissent en 1834.

Dès la fin de son contrat de bibliothécaire, passé avec la Société asiatique du Bengale, il entreprend un voyage à Lhasa pour se consacrer enfin à l'étude des origines de la langue hongroise. Il quitte Calcutta en février 1842 mais, atteint de la malaria, il meurt le 11 avril. Après avoir parcouru plus de 9 000 km à pied, il repose dans le cimetière anglais de Darjelling, face à la chaîne himalayenne.

Au Sénat, un colloque a été consacré en 1992 à ce personnage hors du commun par le professeur Bernard Le Calloc'h, vice-président de la Société finno-ougrienne, en lien avec l'Institut hongrois où, *Sous le chapeau*, la rêveuse attend le déconfinement.

Chantal Bouchon



Un des lieux de confinement :
le château-forteresse de Zangla

(Photo prise lors d'un de mes voyages)

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 9

Le 23 mai

Pour ne pas oublier...

Nous sommes restés à Paris avec mon épouse et avons respecté au mieux les consignes sanitaires.

La police montée est passée quelques fois dans les rues de notre arrondissement, cela change un peu ce bruit de sabots sur le pavé... Les moineaux ont réapparu dans nos cours d'immeuble, nous pouvons vivre fenêtres ouvertes... Nous applaudissons à 20h les soignants et tous ceux qui nous permettent de vivre au quotidien !

Pour ma part j'ai scanné et classé quelques documents en suspens depuis longtemps, relu les premiers *Maigret* de Simenon et découvert avec plaisir des nouvelles écrites par Jean-Pierre Chabrol ...

Voici quelques clichés du quartier pendant le confinement que vous pouvez diffuser aux lecteurs du *Petit journal du confinement*.

Le déconfinement approche à grands pas et le flou est encore de mise dans bien des domaines. Le pragmatisme va sans doute l'emporter localement dans la remise en route générale mais au prix de turbulences et de trous d'air importants...

Didier Marmion



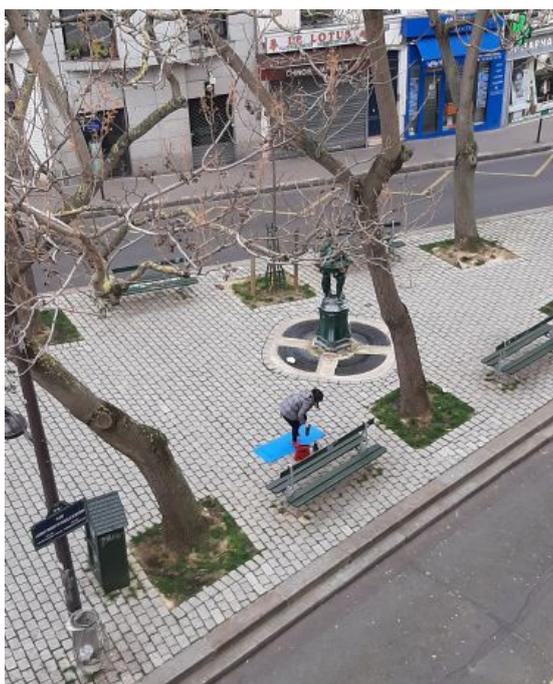
La police montée place Paul-Claudé. Théâtre de l'Odéon



Allons au théâtre ! du boulevard Saint-Germain, remontons la rue de l'Odéon



Boulevard du Montparnasse, de Campagne-Première à Port-Royal



Gymnastique avec attestation, place Laurent-Terzieff



Hôtel Lutétia en chômage partiel



Saint-Germain du désert



Boulevard Raspail à l'embranchement de la rue Bréa.
"Merci, Prenons soin des soignants !" Prenez soin de vous aussi !

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 10

Le 25 mai 2020

Se protéger d'une épidémie à Paris au milieu du XIX^e siècle

La lecture est une des grandes gagnantes du confinement nous dit-on. Alors profitons-en pour relire quelques-unes des pages récemment numérisées à partir d'ouvrages de la bibliothèque de la Société historique du VI^e.

Parmi ceux-ci, un recueil de 4 tomes attire particulièrement mon attention : il s'agit d'un journal, que l'avocat Henri Dabot (1831-1907) a consciencieusement tenu dès 1847, encore lycéen, intitulé *Lettres d'un lycéen et d'un étudiant de 1847 à 1854*. Puis sous le titre *Souvenirs et impressions d'un bourgeois du Quartier latin*, il nous livre au quotidien de 1855 à 1869, ses observations et impressions sur la vie politique et culturelle de l'époque, toujours critiques, parfois même saupoudrées de quelques pointes d'ironie, mais toujours avec force détails. Une véritable chance pour nous car l'auteur a toujours habité dans le V^e et le VI^e arrondissements.

Dans le contexte actuel, ce passage m'a paru particulièrement éloquent sur la façon dont on pensait, bien naïvement, se protéger des pandémies de petite vérole et de choléra en 1865 : tout l'inverse du « confinement » et de la « distanciation sociale » !

Christian Chevalier

1865, 10 novembre,

La nourrice de mon petit Émile attrape la petite vérole. Je prends une voiture pour la faire entrer dans un hôpital ainsi que j'en ai le droit comme citoyen de Paris ; je ne peux la conserver chez moi à cause de mes deux enfants.

Je reste trois heures avec elle, dans cette voiture, courant d'hôpital en hôpital. Enfin, grâce à une lettre du directeur de l'hôpital Saint-Louis, M. Vincent, toujours si complaisant, je parviens à obtenir une place à Lariboisière. Je conduis ma brave Morvandiote jusqu'au lit où elle se couche.

En sortant de la salle je suis témoin d'un spectacle bien émouvant ; de nombreuses civières chargées de cholériques attendent leur tour pour entrer à l'hôpital. En tout autre moment, j'aurais été épouvanté ; mais alors mon esprit était plein d'une autre crainte ; je me disais : il n'est pas possible que je n'attrape pas la petite vérole ; j'ai respiré l'haleine de cette fille malade pendant trois heures, sans oser ouvrir la fenêtre, ainsi que me l'avait recommandé le médecin. Je vais contaminer toute ma famille. En proie à cette perplexité, je cours, avant de rentrer chez moi, aux bains de la rue du Paon*, là où toute ma famille vient ordinairement se baigner ; je dis au garçon que nous connaissions :

La photo ci-dessous, datant de 1866, est donc exactement contemporaine du récit de Henri Dabot. Prise par Charles Marville au pied de la tourelle ouest et vers la rue du Jardinnet (dans une portion démolie suite au percement de la rue Danton), elle montre bien l'entrée des bains du Paon.



La rue Larrey ou rue du Paon, Charles Marville c. 1866.
Source Vergue.com, collection : GDC.

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 11

L'Académie de médecine, une institution dynamisée par la covid 19

L'épidémie de covid-19 étant passé au stade 3, l'état d'urgence sanitaire est déclaré le 23 mars 2020. La « rue Bonaparte » (nombreux sont ceux qui appellent ainsi l'Académie de médecine !) ferme aussitôt ses portes. Fin des séances publiques le mardi réunissant tous les membres ; fin des réunions des divisions ou sections ; fin des groupes de travail... Les belles manifestations fêtant le bicentenaire de l'institution sont stoppées et annulées.

Aussitôt, un grand nombre d'académiciens réagit, selon ses compétences et ses spécialités, face aux questions cruciales soulevées par la crise sanitaire que nous traversons.

Un travail collectif étant impossible en l'absence de contacts directs, il est immédiatement prévu une méthodologie particulière, jamais connue jusqu'alors par l'Académie. La mise en place d'une « Cellule de veille épidémie Covid-19 » est décidée, sous la direction de l'un des membres de la compagnie. Elle comprend huit académiciens, représentatifs des domaines de la santé publique, de l'épidémiologie, de l'infectiologie, de la virologie, des sciences pharmaceutiques et des sciences vétérinaires. Tous les membres de la compagnie sont incités à participer à cette action, en adressant au président de la cellule idées et suggestions de thèmes à traiter. En raison des mesures de confinement, l'ensemble des échanges passe par des outils numériques.

Un travail d'une ampleur inédite se met en place, imposant une méthode précise, gage de qualité scientifique. Pour chaque sujet proposé, un groupe est constitué autour d'un coordinateur désigné par la cellule de veille. Lorsqu'un texte est prêt, le coordinateur le transmet à la cellule de veille et au secrétaire perpétuel. Après validation par le bureau du conseil d'administration, il est mis en ligne sur le site de l'Académie.

Au fil des semaines, les réflexions se succèdent, l'objectif n'est pas de répéter les recommandations gouvernementales, mais de viser plutôt la synthèse scientifique originale que l'accumulation d'informations délivrées par les médias et Internet.

À titre d'exemples, sont rendues publiques des prises de position sur le thème du port des masques, sur la décontamination des espaces publics et des transports, sur l'hygiène à la maison, sur les tests, sur le devenir des sans-abris et sans papiers en période de confinement, sur les pistes thérapeutiques notamment l'essai clinique « chloroquine-azithromycine », sur la santé mentale et psychique en période de confinement, sur l'oncologie et covid. Quelques sujets font l'objet de plusieurs textes.

De son côté, le comité d'éthique de l'Académie se prononce sur l'épidémie du covid-19 dans les Ephad (établissements de personnes âgées dépendantes), sur le traçage par smartphone, sur le traçage épidémiologique et l'éthique médicale.

Certains de ces communiqués ont un impact manifeste sur les décisions prises par les autorités de santé. Et récemment le président de la cellule de veille intègre l'équipe chargée par le gouvernement de préparer la sortie du déconfinement

C'est maintenant plus de cinquante communiqués, avis et prises de position, émis à raison de plusieurs par semaine et quelquefois plusieurs par jour, qui figurent sur le site de l'Académie. À la suite de la mise en place d'une cellule de traduction français-anglais, ils sont consultables en français et en anglais, ce qui permet l'accès au public non francophone. Ils sont quelquefois communs avec l'Académie des sciences, l'Académie de chirurgie, l'Académie de pharmacie. Parallèlement un bulletin de situation, émis périodiquement par le secrétaire perpétuel, tient l'ensemble des académiciens au courant de cette production.

À ce jour, ces textes sont très attendus par les journalistes de la presse écrite, de la radio et de la télévision qui y recherchent et savent y trouver des informations bien documentées, et des prises de position indépendantes vis-à-vis de la situation épidémique et de sa gestion. Ainsi entre le 19 mars et le 5 avril, le site a connu 88 000 connexions, avec des pics après la diffusion des communiqués « Masques » ou « Sortie du confinement ». Plus de 300 coupures de presse, TV et radio ont traité des avis et recommandations de l'Académie

Maintenant l'Académie reste très sollicitée sur l'éventualité d'une seconde vague épidémique, sur l'opportunité de la réouverture des écoles, sur l'efficacité des mesures barrière, sur l'utilité des tests, sur l'avancée des recherches en matière de traitement et de vaccin

Une place importante est redonnée à l'Académie dans les débats qui ont entouré le confinement, et entourent le déconfinement et ses suites.

Si un virus microscopique a rendu inopérant le *Charles-de-Gaulle*, il a redynamisé une institution bicentenaire !

Claudine Esper
Membre de l'Académie de médecine

Paris, le 21 mai 2020

Site sur lequel l'ensemble des communiqués, avis et prises de position peuvent être consultés :
www.academie-medecine.fr

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 12

Libération

Ce 8 mai 2020, le soleil étincelle, le ciel est particulièrement bleu, la place de l'Étoile est déserte, les avenues qui y conduisent sont désolées, les Champs-Élysées vides s'allongent à l'infini. Devant l'Arc de triomphe, les quelques plus hautes personnalités de l'État, civiles et militaires, se tiennent à bonne distance les uns des autres. La cérémonie officielle, sans public ni défilé militaire, commence : plus bas, au milieu des Champs-Élysées, le président de la République s'arrête devant la statue du général de Gaulle, dépose une gerbe de fleurs et s'entretient avec l'aîné des petits-fils du Général. Il arrive sous l'Arc de triomphe, dépose une gerbe et ravive la flamme du tombeau du Soldat inconnu, la sonnerie aux morts retentit, quelques choristes de la Garde républicaine chantent *a capella* l'hymne national. Le président signe le *Livre d'or* avec son propre stylo et se frotte les mains avec du gel hydroalcoolique. Il s'entretient tour à tour avec les chefs des Armées et on perçoit à la télévision des bribes de ce qu'ils se disent.

Au milieu des commentaires, un propos d'un historien invité retient mon attention, « Il ne faut pas comparer ce que nous vivons aujourd'hui avec ce que nos anciens ont vécu au cours de la Première Guerre mondiale, mais plutôt, *mutatis mutandis*, lors de la Seconde... »

Cette remarque réveille mes plus anciens souvenirs.

Janvier 1943, mon père étant nommé à Paris, mes parents quittent Montpellier. Hébergés chez un oncle, Pierre de Retz, 14 rue du Cherche-Midi, ils cohabitent avec la famille du peintre paysagiste de l'École de Paris, Anders Osterlind, fils du peintre suédois Allan Österlind. Un parent, Ferréol de Ferry, engagé dans le Mouvement national des prisonniers et déportés de guerre (MNPDG) de François Mitterrand, arrive en octobre 1943 car il vient d'être nommé au Service des archives du ministère des Colonies rue Oudinot. Mon plus jeune frère naît en août 1943 ; la famille peut se regrouper.

Ce qui s'est passé dans l'appartement de la rue du Cherche-Midi vaut d'être conté. Après l'arrestation, le 1^{er} juin 1944, par la Gestapo d'une partie du réseau du MNPDG, au domicile de Roger Antelme, 2 rue Dupin, Mitterrand a échappé de peu à la rafle. Armes, photos, papiers et le fichier des membres sont récupérés dans une autre cache à la barbe de la Gestapo et transportés 14 rue du Cherche-Midi. Mitterrand conseille à Ferry de disparaître. Revenue du Midi, ma tante Retz découvre les sacs compromettants. Elle les cache dans un recoin des combles de l'immeuble, déchire en menus morceaux avec difficulté le fichier en papier bristol impeccablement tenu par Ferry et en jette discrètement les débris dans les bouches d'égout du quartier.

Avec leurs trois fils de moins de trois ans, mes parents doivent déménager. Nous nous installons au cinquième étage du 15 avenue de Châtillon [aujourd'hui avenue Jean-Moulin] dans l'appartement vacant réquisitionné de Joseph Pichard, philosophe et théologien qui, passionné d'art religieux contemporain, est un des fondateurs en 1935 de la revue *L'Art sacré*, consacrée à l'art et à la spiritualité.

Les alertes aux bombardements sont parmi mes tout premiers souvenirs. Mes parents nous ont appris à nous débrouiller tout seuls dans le noir. Je n'ai pas encore trois ans. Avant de me coucher, je dispose soigneusement au pied de mon lit mes vêtements et sandales. Je mémorise leur disposition. Dès que résonnent les lugubres sirènes, je m'habille à tâtons dans l'obscurité et nous nous retrouvons dans l'entrée de l'appartement, prêts à descendre, mon frère aîné et moi, tenant chacun une main de mon père, tandis que ma mère s'occupe de mon plus jeune frère âgé de quelques mois. Arrivé au rez-de-chaussée, mon frère qui croit que l'on va se promener, lâche la main de mon père et se précipite vers la porte de l'immeuble. Ma mère le rabroue vertement : « Tu veux te faire tuer ? ». La cave, la lampe-tempête à pétrole accrochée à un bout de fer rouillé sortant du mur de meulière, les ténèbres nous entourent. Des gens enveloppés de couvertures assis, côte à côte, contre les murs. Paroles rares et chuchotées. Longs silences. Des bruits lointains. Odeur des vieilles caves, boulets de charbon, bois moisi, humidité. Mon frère et moi, tenons difficilement en place et dans la pénombre explorons la cave suivis de près par notre père. On attend la fin de l'alerte. Il nous faut remonter de la cave et gravir les cinq étages. Je ne sais ni ne comprends ce qui se passe. Seule reste cette image d'une alerte de bombardement.

Ce n'est plus le confinement de l'abri. C'est le déconfinement et le retour à la lumière éclatante. Je me souviens de ce jour, il fait chaud, le ciel est bleu, le soleil étincelle. Il règne une excitation extraordinaire dans l'air, une rumeur monte de l'avenue. Dans l'immeuble d'en face, sur le balcon filant, c'est une agitation inhabituelle, du monde, d'autres enfants qui, comme nous, agitent des drapeaux. Mon père nous répète : « C'est très important, il faut que vous vous en souveniez ! » En bas, à travers la grille du garde-corps, il y a des arbres et, au milieu, je vois défiler de gros véhicules verts. Oui, je m'en souviendrai toujours, c'est la Libération de Paris !

Aujourd'hui, le soleil brille. Tout est silencieux. Reviennent mes premiers souvenirs.

Bruno Delmas

Paris, 8 mai 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 13

Déconfinement :

mieux respirer à Paris avec les huiles essentielles et les extraits de plantes

Il est bien connu que les plantes ont des vertus qui peuvent nous aider à prévenir, assainir et ou pallier des petits maux qui nous tracassent. Dans la gestion de notre quotidien, depuis le début du confinement et la propagation du coronavirus il est important d'aérer et de préserver nos espaces intérieurs dans les conditions les plus saines possibles. Dans ces défis majeurs auxquels nous sommes tous confrontés tant à l'échelle personnelle que nationale ou planétaire, il est important d'entretenir également notre corps et notre mental. Il se trouve que, depuis que j'étudie plus méthodiquement les bienfaits des plantes, je constate que celles-ci peuvent avoir un effet calmant et harmonisant en nous. Il est vrai que les premiers jours, je suis passée par une phase d'insomnies et d'inquiétudes dues aux inconnues que cette situation inédite a soulevées : j'ai donc diffusé dans ma maison des huiles essentielles et appliqué un *roll-on* aux pétales de gardénias et au jasmin avant de m'endormir dans un sommeil profond.

Au cours de la semaine du 9 mars je suis allée me promener dans la serre tropicale du Jardin des Plantes où je trouve une certaine sérénité ainsi que, sur le chemin du retour, en passant par le jardin du Luxembourg qui abrite une des plus belles collections d'orchidées en France. Après le 13 mars les souvenirs de la mission « Orchidées de Colombie : sur les pas de Humboldt et Bonpland », que nous avons co-organisée avec le Muséum national d'histoire naturelle en 2017 dans le cadre des Saisons croisées France-Colombie, m'ont aidée à trouver un certain apaisement intérieur pour organiser mon quotidien pendant la longue période de confinement que nous venons de traverser. Cette mission fera l'objet d'une prochaine conférence à laquelle j'espère vous voir nombreux.

Les beaux souvenirs me reviennent : une mission en Colombie à la recherche d'orchidées sauvages, en traversant la cordillère des Andes, le son de l'eau et de la pluie, et puis les levers de soleil dans des cimetières amérindiens alors que la rosée matinale s'élève vers un ciel captif des nuages qui se préparent bientôt à se précipiter au-dessus des sommets enneigés. Marcher ! marcher !

Quel beau rêve : sentir mes muscles en mouvement, oui comme ce jour improbable de 2019 où j'ai décidé de courir le marathon de Paris, je me souviens encore : le point de départ de la foule venue des quatre coins du monde était bel et bien l'Arc de triomphe !

Sur les Champs-Élysées on se prépare, on attend, et on commence à courir.

5 km: ces merveilleuses places de la Concorde en hommage à la Patrie réconciliée, l'Assemblée nationale, le temple des lois, que je laisse derrière moi pour me diriger vers la place de la Madeleine, le temple à l'image du Parthénon, érigé à la gloire de Dieu et des hommes tombés pour la France, l'Opéra édifié à la gloire d'Apollon, ses muses, nos artistes et nos musiciens

12 km : le Parc floral et bientôt le printemps qui arrive à Paris.

18 km : je vois les deux clochers de Notre-Dame, envie de m'arrêter, je me sens comme une novice redécouvrant Paris... mais si je m'arrête- pensai-je - je ne pourrai plus rejoindre le parcours des marathoniens et des amateurs... suis si proche et si loin du but, mais cette

rosace magnifique que j'ai vue quand je suis arrivée à Paris m'attire fortement... est-ce un élan de lumière ou un prétexte pour ne pas finir ce chemin de croix que je m'inflige...

30 km : pont de l'Alma, au bord de la fatigue extrême, mais après tout il ne reste que 12 km, traverser le bois de Boulogne pour retourner au point de départ, cet Arc du triomphe qui semble être mon repère en ce temps de confinement. Je revis ce moment avec intensité, la boucle dans le 16^e arrondissement, en passant devant l'ancien Jardin zoologique d'acclimatation où tant d'espèces ont été climatisées. Je ne sens plus mes jambes, je cours tel un automate pour atteindre le but dans le temps imparti. De loin j'aperçois l'Arc ... du triomphe !

La boucle bouclée, je rentre chez moi doucement car la douleur s'installe progressivement dans mes muscles, je suis frigorifiée mais vivante ce 14 avril 2019. Le lendemain, au soir, un seul regret : ne pas être entrée une dernière fois dans la cathédrale. Il paraît que sa toiture était couverte par une charpente, l'équivalent d'une forêt.

Fin 2019, une nouvelle forêt brûle : l'Amazonie.

Quelques mois après, allongée sur un canapé à Paris, un regret : ne pas avoir de motivation pour courir dans une ville qui, comme un géant aux jambes d'argile, s'écroule face à la menace invisible et presque invincible du coronavirus. Mes muscles ankylosés se durcissent : des petites séances de yoga avec mon plus jeune fils me remettent en route ainsi qu'un bon petit déjeuner à base de miel en provenance de Grèce, berceau de la démocratie, et des massages des membres inférieurs aux émulsions à base d'arnica, me redonnent du tonus. Le yoga me mène au guduchi - une plante qui confère l'immortalité dans la tradition ayurvédique (science de la vie en sanskrit) - et qui redynamise l'organisme. Pendant une semaine, je remplace le café car je le soupçonne d'être à l'origine de mes insomnies. Je réalise que ma dépendance au café est liée à son parfum émis sous forme de vapeur quand ma cafetière italienne bourdonne en m'annonçant que ce précieux breuvage est prêt. Ce sont alors les souvenirs de mon enfance qui remontent, l'odeur du café moulu et toasté la veille se mêle aux odeurs de l'écurie, aux morceaux de canne à sucre fraîchement coupée que mon cheval mâche entre ses dents jaunâtres après avoir galopé, me portant sur sa croupe, dans des champs bien irrigués.

Au bout de quelques jours, je me sens capable d'affronter ce nouveau défi de l'immobilisme, avec le même état d'esprit qui m'a permis de faire face au défi marathonien : sans trop me mettre la pression, mais en écoutant ma respiration et en modérant mon souffle.

Le week-end du 16 mai vient de passer, les Parisiens sont sortis s'aérer par un temps magnifique. Sans oublier d'appliquer les bonnes habitudes pour éviter la propagation du coronavirus, nous pouvons continuer à maintenir notre maison libre de virus en utilisant l'eucalyptus et le tea-tree.

À 20 heures, j'ouvre les fenêtres pour entendre les applaudissements de mes voisins. Et, je continue à remercier chaque minute de la journée, toutes et tous qui sont devenus en l'espace de si peu de temps des acteurs d'une entreprise magistrale de la survie.

Claudia Isabel Navas

Paris, 18 mai 2020

La conférence de Claudia Isabel Navas, « Le voyage américain d'Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland », annoncée pour le 23 avril, est reportée à l'automne.

des sites :

www.claudianavas.com/Orchidees-de-Colombie.html,

www.claudianavas.com/Cultura-Orquidea.html

de saines lectures :

- Jean-Paul Kauffmann, *La Lutte avec l'Ange*, Paris, Gallimard, Folio, 2002
- Adrien Goetz, *Notre-Dame de l'Humanité*, Paris, Grasset, 2019
- Paolo Rumiz, *Le Phare, voyage Immobile*, Paris, Hoëbek, 2015
- Rainer Maria Rilke, *Notes sur la Mélodie des choses*, Paris, Allia, 2015
- Philippe-Alain Michaud, *Le Peuple des images*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002
- Jean-Paul Duviols et Charles Minguet, *Alexandre de Humboldt, savant citoyen du monde*, Paris, Gallimard, Collection Découverte, 2014
- Claudia Isabel Navas *L'Herbier poétique*, Paris, Anne Rideau Éditions et Association Enlaces Artísticos Enlaces Artísticos, 2018.



Collection

et des ouvrages de contemplation :

- *La Divine Comédie de Dante Alighieri*, Exposition au Musée du Louvre de dessins de Miquel Barceló, Paris, Louvre, 2004.
- *Rougemont, De l'Ellipse à la ligne serpentine*, Catalogue d'exposition, Galerie Diane de Polignac, Paris, 2019.
- *Les Impressions de plantes de Humboldt et Bonpland*, Institut de France, Paris, Anne Rideau, Éditions et Association Enlaces Artísticos, 2019

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 14

Au revoir, madame !

Confinement ? Aucune sensation de confinement pendant cette période étrange où une lumière douce le matin, dorée l'après-midi donnait à l'appartement habituellement plus sombre des allures de vacances.

J'ai toujours aimé vivre dans la « casa », entourée de livres, puis d'enfants, nombreux, puis de petits-enfants au gré de leurs passages et de tous ceux qui passent, demeurent, puis s'en vont.

J'ai retrouvé l'enseignement en remplaçant au pied levé un professeur de Lettres classiques pendant deux mois et demi : d'abord au lycée en présence des élèves, juste le temps de faire connaissance, puis de manière imprévisible par écran interposé.

J'ai assuré les cours pour deux classes d'élèves de Terminale scientifique qui ont choisi l'option latin au baccalauréat, pour une classe de Seconde en français et pour une classe d'élèves de Première, avec la perspective d'un examen écrit et oral de français à la fin de l'année. Ces élèves de Première ont même pu passer avec moi, grâce à la magie de l'informatique, des oraux blancs individuels, avant d'apprendre finalement que ce fameux oral de baccalauréat de français était annulé. Ils ont entre-temps compris qu'un entraînement à une présentation orale peut se révéler un atout dans l'existence.

Chaque matin était ponctué des « Bonjour madame » plus ou moins enthousiastes et s'achevait par de vibrants : « Au revoir madame » !

Un peu plus d'une centaine d'élèves ont traduit, répondu aux questions, pris en notes des commentaires, des explications, en un mot ont joué le jeu et se sont pris au jeu !

La table basse du salon a vu s'accumuler les recherches, les cours, les devoirs. Baudelaire avait remplacé *Pomme d'Apiet* Madame de La Fayette *Les Histoires du Père Castor* !

Merveille de la technique : l'informatique a permis d'atteindre pratiquement tous les élèves, même ceux qui s'étaient réfugiés à la campagne. Cela a donné finalement un enseignement au contenu plutôt classique, au moyen d'un support très, très moderne, si moderne qu'il m'a fallu l'aide familiale pour installer l'application de visioconférence sur ma tablette.

Nous avons respecté l'emploi du temps du lundi au samedi matin. Il y a bien eu quelques petits ajustements au démarrage, notamment après la découverte que les élèves pouvaient couper mon micro. Une fois ce détail réglé, la suite s'est déroulée plutôt sereinement. Ils me voyaient, je ne les voyais pas ; ils m'entendaient et je les entendais : « Moins vite, madame, moins vite ... ». Sans tableau noir à ma disposition, j'ai beaucoup épilé. Heureusement, par le biais de notre plateforme d'échanges en direct, les élèves pouvaient me poser des questions en groupe ou dans une conversation individuelle, et recevoir dans une bibliothèque virtuelle des publications de textes, de devoirs et parfois des compléments de cours.

Un moment me revient à l'esprit : l'évocation pour les latinistes des jardins à Rome sous Auguste et la description de la villa des Laurentes de Pline le Jeune avec la mer en arrière-plan qui a rempli soudain notre espace confiné et nous a fait rêver. Ces promenades dans le temps passé nous ont fait un peu oublier le temps du confinement.

Avec le support écran mes outils principaux de transmission étaient ma voix et toutes les expressions de mon visage. Il m'a fallu bien préparer et connaître mon cours pour pouvoir capter et garder l'attention des auditeurs à l'aveugle, m'adapter, favoriser le dialogue et bannir l'ennui au risque de ... perdre les élèves. On a pu voir parfois s'afficher sur le compteur des participants à la visioconférence un nombre variable d'élèves après l'appel ! J'ai tout de même eu cette chance d'avoir été confrontée à un public motivé, sérieux et curieux.

Le déconfinement a correspondu à la fin du remplacement. Les élèves sont repartis un peu plus riches, le professeur aussi. Un lien s'était créé.

Les derniers « Au revoir madame » ont été émouvants et chaleureux.

Au fond, l'enseignement a sublimé le confinement. L'espace en moins, la liberté d'aller et venir en moins, la maison restait un lieu d'échanges entre nous, les membres de la famille, mais s'ouvrait aussi virtuellement à de nombreux autres qui nous sont à ce moment-là devenus familiers, proches.

Cette période intense et calme à la fois a rappelé ce qui n'était qu'à l'arrière-plan : notre vulnérabilité mais aussi notre fraternité.

De ce combat inégal et difficile contre l'épidémie où le glas a sonné presque chaque jour, un souvenir demeure : le sourire magnifique des voisins d'en face ...

Marie-Christine Gantois

Paris, 29 mai 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 15

Tenir boutique par gros temps

Et le rideau tomba.

Le rideau de fer de ma boutique, s'entend. Car j'exerce l'honorable métier de boutiquier, joli mot de la langue française hélas passé de mode. Cela s'est passé le samedi 14 mars 2020, après l'allocution télévisée du Premier ministre. J'étais resté après la fermeture pour terminer l'inventaire de mon stock. Opération simple dans son principe, mais forcément un peu délicate lorsque c'est la première fois. Car il faut vous dire que mon petit commerce s'apprêtait à fêter son premier anniversaire. Et c'est pourquoi, ce maudit samedi soir, le moral du boutiquier tomba en même temps que le rideau de fer de sa boutique.

L'avais-je désirée, cette reconversion ! Foin désormais des réunions jusqu'à pas d'heure avec les actionnaires américains, des objectifs sans cesse revus à la hausse, des résultats jamais assez bons, du toujours plus avec toujours moins, du sentiment diffus que, quoi que vous fassiez, vous ne donnerez jamais satisfaction, que, que, que ... Alors j'ai tiré ma révérence et je me suis mis à mon compte. Dans du concret. Avec de comptes à rendre qu'à soi-même (enfin, là, j'ai vite compris qu'il y avait quand même des contingences auxquelles je ne pourrai pas échapper et qui portent les doux noms de fisc, banquier, sécurité sociale, sécurité tout court, j'en passe et des moins bonnes). Ces presque douze mois n'avaient pas été faciles, mais les choses prenaient corps, une clientèle se constituait jour après jour, mon regard devenait plus sûr dans le choix des produits, des prix, des quantités. J'avais même embauché une collaboratrice à temps partiel dont la présence me dégageait du temps justement pour mieux préparer l'avenir. Et voilà qu'un minuscule organisme venu du bout du monde venait sans crier gare interférer dans mon beau projet ! Allais-je lui laisser le champ libre ? Non, le virus ne pouvait pas, ne devait pas gagner sur ce tableau ! Résister, certes, mais comment ?

Car la situation s'impose à moi comme à mes 67 millions de concitoyens : à compter du mardi 17 mars, me voici confiné. La différence entre un État et un boutiquier, c'est que le premier peut décider, du moins l'ai-je entendu dire, de dépenser « quoi qu'il en coûte », tandis que le second, s'il veut survivre, doit équilibrer ses recettes et ses dépenses. Et quand les unes disparaissent du jour au lendemain, ce qui est mon cas et celui de mes centaines de milliers de semblables, le boutiquier doit se débrouiller pour faire disparaître les autres et si possible à la même cadence. Mon forfait téléphonique illimité aura prouvé ici son utilité et la batterie de mon appareil sa résistance. Je négocie, âprement, avec mon bailleur le report du paiement de mon loyer. Voilà une charge en moins. Je déclare ma collaboratrice en chômage technique (je l'avais bien sûr prévenue auparavant). Et de deux. Le banquier n'est guère plus enthousiaste pour aménager le calendrier de remboursement de mon prêt et de mon avance de trésorerie. Et de trois. J'avais noté soigneusement les coordonnées des organismes publics encouragés par les autorités à apporter leur concours aux très petites entreprises, autoentrepreneurs et autres indépendants. Je téléphone, je téléphone, je téléphone, je n'imaginai pas composer un jour à la file autant de numéros de téléphone. Je dois à la vérité de reconnaître que, lorsque je suis (enfin) en

communication avec l'interlocuteur idoine, les choses se passent bien. Voilà pour ce que dans le jargon des comptables on nomme les charges fixes (attention ! je n'ai rien, mais vraiment rien, contre les comptables, j'en connais de très proches, et non des moindres).

Mais dans le même temps, et contrairement à ce que le commun des mortels pourrait penser, la vie des affaires continue, portée par une inertie redoutable. J'emploie le mot « inertie » dans son acception physique, c'est-à-dire la propriété qu'ont les corps de ne pouvoir modifier d'eux-mêmes l'état de mouvement dans lequel ils se trouvent (définition relevée dans le *Dictionnaire encyclopédique Quillet*). Les commandes que j'avais passées ont vocation à être livrées. Dans un commerce de détail comme le mien, c'est plus d'une centaine de fournisseurs à contacter. Avec chacun, il faut faire le point, localiser l'éventuel colis puis convenir d'une date de (re)livraison avec le transporteur, pour autant qu'il ait poursuivi son activité. C'est l'occasion d'échanges nouveaux, pas seulement professionnels : santé, mode de garde des enfants, organisation du télétravail, autant de sujets de conversation inhabituels avec des interlocuteurs qu'on découvre sous un jour différent ! Et quand arrive la livraison ... la boutique est fermée ! Il faut alors reprendre à zéro, s'entendre sur un autre jour, une nouvelle heure, et le tout en gardant son calme. Pour la circonstance je me délivre à moi-même, et en autant d'exemplaires que nécessaire, ces élégantes « attestations exceptionnelles de sortie » que mon père, visiblement encore marqué par le souvenir de son service militaire, a qualifié par dérision de « permissions ». Évidemment l'exactitude de ces rendez-vous laisse à désirer et je considère comme miraculeux qu'aucun des colis déposés en mon absence sur le pas de ma boutique n'ait été dérobé par quelque passant mal intentionné. Quand le colis est réceptionné en main « propre », on s'interroge. Faut-il désinfecter le carton ? Le laisser en quatorzaine avant de l'ouvrir ? Tout simplement se laver les mains ? La collection d'été s'empile, non déballée, en attendant la réouverture espérée, tandis que je remise celle d'hiver tout en m'interrogeant sur l'opportunité de commander ou non celle d'automne sans savoir si j'aurai rouvert d'ici là. Sans parler des fournisseurs qui me proposent déjà les animations de Noël... Porté par un optimisme raisonnable et raisonné, je décide de préparer ma collection d'automne.

Vous l'aurez compris, tout cela ne fait pas entrer un sou dans ma caisse. Alors, fort de mon expérience passée dans le marketing et la vente par correspondance et sur internet, je fais référencer ma petite affaire sur un site de vente en ligne, espérant écouler de temps en temps un ou deux articles. Heureuse surprise, cela a mieux fonctionné que prévu, et, à défaut du fleuve de recettes dont les méandres agrémentaient mon *business plan* initial, j'ai vu apparaître un petit ruisseau de rentrées épargnant à ma trésorerie la sécheresse absolue.

J'en étais là quand arriva le temps du déconfinement, annoncé par les autorités avec un art consommé de la dramaturgie. Aux occupations précitées s'ajoute désormais la préparation de ma réouverture. Comment diable mettre en œuvre le protocole sanitaire applicable par ma profession ? Marquage au sol et affichage pour limiter le nombre de personnes dans la boutique et faire respecter la distanciation physique ne posent *a priori* aucun problème. Mettre à disposition du gel hydroalcoolique et imposer le port du masque, non plus. La désinfection du local et des équipements ou accessoires va de soi, celle des objets présentés un peu moins. Comment m'assurer que la consigne de ne pas les toucher sera respectée ? Je ne peux avoir les yeux partout en même temps, ni bouter hors des lieux le client dont on sait bien que, même indiscipliné, il est roi. Heureusement les semaines de confinement m'ont enseigné la patience et une certaine forme de résilience paisible. Bref, je verrai bien !

Et j'ai vu. J'ai même tout vu. D'abord, et c'est pour moi l'essentiel, j'ai vu des clients. Oh ce n'a certes pas été la bousculade des soldes d'hiver chez Harrods à Londres, mais voir revenir le chaland pare l'avenir de quelques couleurs. J'en ai vu de toutes les sortes. Il y a le timide, celui qui, bien que la porte soit grande ouverte et qu'à ce moment précis il n'y ait personne à l'intérieur, longe trois fois la devanture avant de se risquer à passer la tête et à demander d'une voix hésitante s'il peut entrer. Il y a le craintif, qui ajuste son masque sur le trottoir, se jette en priorité sur le flacon de gel, inspecte la boutique sur 360° avant de prononcer un mot, demande si l'objet

de sa convoitise a bien été désinfecté, n'a pas été manipulé, est d'une matière peu propice à la survie du virus ; qui, au moment de payer, enfle un gant jetable pour toucher carte bancaire, ticket de caisse et récépissé de règlement et se rejette sur le flacon de gel avant de se saisir de l'anse du sac en papier que je lui tends. Il y a l'esprit fort, qui semble s'être affranchi de toute contrainte, qui ignore gestes barrières et distanciation physique, qui touche à tout (et ne remet généralement rien en place), qui parle d'autant plus fort qu'il ne porte pas de masque, qui fait fuir le timide ou le craintif qui avait le malheur d'être déjà présent dans la boutique ou qui décourage d'entrer le timide ou le craintif qui s'apprêtait à franchir le seuil, et qui, dans la plupart des cas, aggrave son cas en partant sans rien acheter. Il y a le client je-sais-tout, attentif à bien se comporter mais qui entreprend de me convaincre de tout ce que les autorités auraient dû faire, ou ne pas faire, et de m'informer de quelle manière lui s'est comporté dans les différentes (et malheureusement pour moi nombreuses) circonstances qui ont émaillé sa vie de confiné, encore, prend-il soin de préciser, m'épargne-t-il des détails à ses yeux sans intérêt. Il y a la grand-mère résolue, quoi qu'il en coûte à sa santé ou à celle des autres, d'entrer pour acheter le cadeau de naissance du petit-petit dernier, qui, lui, n'a pas attendu pour se déconfiner et qu'il faut gâter en priorité... quitte à doubler, sans y penser, la file d'attente qui s'était sagement formée à l'extérieur de la boutique. Il y a la famille nombreuse qui, à peine entrée, fait exploser le compteur de personnes admises à l'intérieur. Il y a le client un peu paresseux, qui, sous prétexte qu'il n'a pas de masque sous la main ou sur le menton, crie sa commande depuis le pas de la porte en s'attendant à une livraison façon « drive-piéton ». Il y a la cliente pressée, aisée et peu concernée qui règle encore en espèces, le nez devant l'affiche lui demandant de privilégier les paiements par carte bancaire pour raison sanitaire (j'ai été étonné du nombre de personnes à régler encore en espèces). Il y a aussi, et c'est malgré tout le cas le plus fréquent, le « bon » client, celui qui ne fait pas de bruit, qui achète et qu'on a envie de revoir le plus souvent possible. À tous je souris, avec force contraction des sourcils et écarquille des paupières pour bien marquer le plaisir – non feint – que j'ai à les retrouver malgré le masque qui cache mon sourire professionnel. Car malgré tout, quel soulagement d'avoir relevé ce rideau de fer !

De nouvelles étapes nous attendent, qui, espérons-le, nous rapprocheront d'un mode de vie mieux adapté à nos habitudes. Pour ce qui me concerne, ma petite boutique a retrouvé bonne figure. Ma collaboratrice est revenue, j'ai pris la décision de convertir son contrat de travail en contrat à durée indéterminée, preuve de ma foi en l'avenir.

Antoine Duquesne

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 16

Derrière les portes fermées d'un lycée confiné

Le passant, qu'il vienne de la rue de l'Éperon ou de la rue Saint-André-des-Arts, ne voit jamais du lycée Fénelon que ses hautes et fières murailles colorées par le temps qui forment un angle au croisement des deux rues. Venant de la rue Suger, il en découvre le bâtiment annexe dont la façade plus récente n'en est pas moins d'une semblable austérité républicaine.

Du visage de Fénelon, il n'en voit jamais que ce regard impassible, imposant et austère, où on peut lire, gravé dans la pierre du premier bâtiment, un âge qui mérite tous les respects : 1892. Fénelon, vénérable maison, premier des lycées parisiens ouverts aux jeunes filles, inauguré par Jules Ferry lui-même le 22 octobre 1883.

Mais derrière ces remparts – rue de l'Éperon – s'abrite, méconnue du passant, une charmante cour, plantée de platanes presque aussi hauts que leurs murailles protectrices. Une ravissante petite cour, chaleureuse et ombragée, qui se tient en avant de la vieille demeure aristocratique du XVII^e siècle – l'hôtel de Villayer – où les premières lycéennes de Paris étaient venues s'asseoir à leurs pupitres à la fin du XIX^e siècle.

Le lycée Fénelon, digne et comme intemporel, semblant défier les âges au milieu de ce patchwork de siècles, se tient fièrement, inébranlable. Au cours de ses 137 ans d'existence, seule une crue exceptionnelle – celle de 1910 – avait pu en provoquer la fermeture. 110 ans plus tard, c'est une autre vague qui devait entraîner la fermeture de ses portes.

Les ombres doucereuses de nos platanes et les vénérables crissements de nos parquets sont toujours là. Les tableaux, les chaises et les tables aussi. Nos murailles semblent toujours impassibles. De l'extérieur, on pourrait croire à peu de frais que cet imposant navire continue de voguer avec sa force paisible.

Les murs sont toujours là mais le doux bruit du vent soufflant dans les platanes de la cour d'honneur ou les lavandes du jardinet ne connaît plus de rival. Nos hautes murailles ne retentissent plus des joies et des enthousiasmes de sa population coutumière.

Depuis le 16 mars, le coronavirus a exilé loin de cette maison commune nos élèves, nos étudiants, nos professeurs, nos personnels techniques et administratifs et l'ensemble de la communauté vivante et bienveillante qui fait la richesse de cet établissement.

Ce couloir s'ennuie de ne plus entendre le pas précipité du retardataire dont le réveil a oublié de sonner. Cet escalier s'étonne de regretter le brouhaha inqualifiable que les récréations faisaient exploser sur sa tête. Quant à ce trottoir de la rue Suger, il en viendrait presque à déplorer le départ des foules révolutionnaires des matins de révolte. Et les ombres de nos platanes comme les soleils de notre jardinet se lamentent de ne plus entendre la confiance de leurs rires, tandis que nos bancs comptent les jours avant le retour des amoureux timides mais heureux.

Aucune muraille, aussi haute soit elle, ne peut contenir cette vaste communauté de vies et d'avenirs que rassemble un lycée. Si nos portes sont fermées, nos esprits continuent d'habiter ces cours, ces couloirs et ces salles et – chacun chez nous – le lycée Fénelon a continué d'exister. Désincarné et exilé mais vivant. Nos professeurs ont continué d'enseigner et nos élèves ont continué d'apprendre. Tous nos personnels sont restés mobilisés et ce navire sans murailles a continué à voguer malgré la tempête. L'équipage a été héroïque.

Mais le voyage a été long et chacun s'impatiente de l'heure où l'horizon réapparaîtra et où le navire retrouvera enfin son port d'attache. Où les couloirs et les escaliers pourront de nouveau s'indigner et se réjouir et où nos hautes murailles recommenceront à abriter toutes les joies de la jeunesse.

Cette jeunesse pleine d'enthousiasmes et de talents, de rêves et de révoltes, de bruits et de douceurs. Ces 1200 élèves et étudiants qui font la joie, la fierté et l'honneur – et de rares fois, il le faut bien, l'exaspération – de notre vieille maison. Ces jeunes avenirs sans cesse renaissants plus intemporels encore que nos pierres, cette jeunesse sans laquelle le lycée Fénelon ne serait qu'une adresse et grâce à laquelle il est une communauté de rencontres et de transmission, d'ambitions et d'excellence, où professeurs et personnels travaillent chaque jour à ce que derrière le regard impassible de sa façade le lycée Fénelon conserve son inaltérable jeunesse.

Et aucune porte fermée ne saurait altérer cette détermination. Lorsque les portes rouvriront, nous nous retrouverons comme si nous ne nous étions jamais quittés, rassurés que nos vieilles pierres n'aient pas bougé et que rien ne puisse altérer l'âme de ce bel établissement : le lycée Fénelon reprendra sa vie brillante et enthousiaste. Les fleurs ont eu le temps de pousser, elles n'attendent plus que de nous retrouver.

Maxime Michelet

Scolarité du lycée Fénelon
1^{er} juin 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 17

Au fil du confinement

Que retiendrai-je du confinement, cette période si étrange, qui nous a tous vus nous replier chez nous pour nous protéger d'une contagion fulgurante ?

Entre le 16 mars et début juin, les pages de mon agenda sont presque toutes blanches... Ici et là, des mentions comme « élections municipales » (le 22 mars), ou « déjeuner avec... », événements qui ne sont jamais advenus, et pour cause. Pour un peu, il me semble que ce printemps 2020 n'a pas eu lieu... mais il en va autrement pour nos proches ou relations qui ont été affectés ou ont vécu un impossible deuil.

Le jeudi 12 mars, nous rentrons d'un vernissage ; sur le chemin, je remarque des personnes arrêtées, suspendues à leur téléphone : elles écoutent l'allocution du président de la République, l'air grave. Un peu plus tôt dans la journée, la décision a été prise de maintenir les élections fixées au dimanche suivant, et le directeur du centre de recherche dans lequel je travaille m'a annoncé une fermeture imminente. J'hésite à prendre quelques livres qui pourront m'être utiles pour travailler de chez moi mais renonce, ne voulant pas me charger... Nous partons malgré tout en week end chez des amis grenoblois ; le printemps s'annonce et nous faisons une belle promenade. Mais en ville, nous croisons une patrouille de militaires, ce qui me rappelle les tristes événements de l'année 2015. Que se passe-t-il ? Le dimanche, à la suite des annonces du Premier ministre, la situation change brutalement, et notre seule sortie est pour prendre le train du retour.

Lundi 16 mars, je renonce à passer à mon bureau, même pour un aller-retour : les conditions d'accès sont devenues draconiennes... Après tout, cela n'a rien d'indispensable, et j'ai l'impression que le virus est tapi à chaque coin de rue...

Est-ce que les mesures de confinement, décrétées pour l'ensemble du pays, et pour unedurée reconductible, s'apparentent à un état de guerre ? Mes parents ont vécu l'exode, les bombardements, les privations de l'occupation alors je n'y crois pas, ce ne peut pas être aussi terrible. Ma famille est en sécurité, nous vivons dans des conditions privilégiées et pourtant... Le ton est martial, les nouvelles des hôpitaux alarmantes. Dès le mardi 17 mars, la vie ralentit tout autour de nous ; plus de circulation, ou des ambulances, un silence que je trouve tantôt agréable, tantôt pesant, selon l'humeur. Nous traversons le boulevard Raspail sans nous soucier des voitures, comme au mois d'août...

Puisque la situation risque de durer, il faut s'organiser. J'ai la chance de pouvoir travailler de chez moi commodément, et le fais régulièrement, mais là, ma journée hebdomadaire de télétravail dure toute la semaine... Quand nous nous hasardons dehors, on voit très peu de monde dans les rues, et on se croise presque avec méfiance... Le 24 mars, je découvre qu'il n'y a plus de marché ; j'espérais un sursis mais la décision a été appliquée immédiatement.

Je prends des nouvelles de la famille, de nos amis, de mes collègues, dont quelques-uns vivent seuls... Avec quelques amies mères de famille, nous nous félicitons de ne plus avoir d'enfants d'âge scolaire. Mon mari me raconte les séances de travail avec ses collègues où enfants et chat s'invitent dans la réunion.

Début avril, mon professeur d'italien réussit à reprendre son cours, grâce à l'application Zoom. Après quelques tâtonnements, notre petit groupe se retrouve ponctuellement pour discussions et exercices de grammaire. Une vraie récréation pour moi, même si certaines semaines, je nous trouve un peu éteints, malgré l'enthousiasme de notre professeur...

Le 12 avril, nous fêtons Pâques, mais bizarrement, il nous semble que le carême n'en finit pas. Et le pape a l'air bien seul dans l'immense basilique Saint-Pierre.

J'ai l'impression que le temps n'a jamais été aussi beau que depuis que nous sommes contraints à rester enfermés. Je suis tout étonnée de voir que les arbres ont leurs feuilles ; nos iris fleurissent, somptueux, avant le muguet, les pois de senteur, le jasmin. Les oiseaux s'en donnent à cœur joie.



Je cesse de compter le nombre de jours, de semaines. Le travail ne manque pas, les semaines passent finalement assez vite. Je corrige des articles pour une revue, relis des épreuves, vérifie des traductions, l'édition de lettres. Cela me vaut des discussions avec mes collègues, par Skype ou par *mail*, échanges qui prennent une tournure plus personnelle par SMS : suggestions de films et spectacles (merci la Comédie-Française !), de lectures, exploits culinaires...

L'annonce du « déconfinement » est à la fois attendue et redoutée. Un ami me dit que nous sommes un peu comme des animaux qui n'osent plus sortir de leur cage, même ouverte. Pas question pour autant de retourner à mon bureau, on nous en dissuade. Je m'y risque dès que c'est autorisé parce que j'ai absolument besoin d'un document dans mon ordinateur ; les couloirs sont vides et silencieux, j'ai presque l'impression d'être là de façon clandestine. Je rencontre quatre collègues (sur une bonne vingtaine), nous sommes heureux de nous voir, de loin !

Catherine Gros

Le 4 juin 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 18

Voyager à l'étranger en période de confinement

Le 16 mars 2020, nous embarquions pour un voyage inédit dont la ligne d'horizon était ce qu'encadraient les fenêtres, et les confins, les murs de nos appartements. Sa durée, avait-on prévenu, serait d'environ 45 jours.

Pourtant, à la barre de mon clavier, les yeux rivés sur l'écran de mon ordinateur portable, entourée par les documents qui allaient servir de sources au « travail à distance » durant cette période, je m'installais sans m'en douter pour un tour du monde inattendu en plein cœur du XIX^e siècle.

Franchissant sans vergogne des frontières verrouillées pour cause d'épidémie, je me trouvais en Suisse chez Ferdinand Keller qui venait de fonder la Société des antiquaires de Zurich. Il m'expliqua qu'il voulait ainsi encourager les recherches préhistoriques à la suite de découvertes archéologiques qu'il venait de faire. Il était tout fébrile car on venait de trouver des restes lacustres.

Après quelques jours passés à visiter des sites du canton de Zurich, je pris la route pour Vienne. Là, le chevalier Joseph Calasanza von Arneth me fit découvrir les merveilles du Cabinet impérial des monnaies et coins dont il avait la garde. Il les avait minutieusement inventoriés et décrits dans un impressionnant catalogue. Il espérait bien pouvoir les mettre en valeur dans un musée consacré aux beaux-arts.

Le laissant à son projet, je mis cap au Sud, direction l'Italie. Je fis d'abord une halte à Modène. Arneth m'avait conseillé d'aller voir une autre collection de médailles, celle du musée de la ville sur laquelle veillait l'abbé Celestino Cavedino, qui enseignait aussi la numismatique à l'université de Modène. Ce numismate passionné était un correspondant très fidèle de notre Académie des inscriptions et belles-lettres.

Après cette découverte, je quittais l'abbé pour gagner Rome où je souhaitais me perdre dans les ruines du Forum. Mais c'était sans compter avec les hasards des séjours artistiques et scientifiques qui y fleurissaient alors. Ce « carrefour de l'Europe » voyait en effet s'y côtoyer les pensionnaires de l'académie de France, les artistes en quête d'inspiration et de modèles, les amoureux de l'Antiquité, les jeunes nobles faisant leur Grand Tour ou les simples voyageurs.

C'est ainsi que je tombais sur Albert Dumont qui était en train de faire ses bagages : heureux directeur de l'École française de Rome, il s'apprêtait pourtant à la quitter pour prendre la direction de l'École française d'Athènes ! Il eut quand même le temps de me raconter que, lors de son expédition en Morée, Abel Blouet avait découvert l'emplacement du temple de Zeus à Olympie et qu'il trouvait cette découverte fondamentale pour l'histoire du site. Dans mes déambulations, je rencontrais l'architecte toulousain Antoine Bibent en train d'admirer le Panthéon. Il me proposa de l'accompagner à Naples. En chemin, il me raconta comment il avait dû écourter, à grand regret, pour des raisons de santé, l'expédition en Égypte organisée par Champollion ; ce voyage interrompu le laissait d'autant plus amer qu'il avait été pour lui l'occasion d'assister au décryptage de la pierre de Rosette, de rencontrer Théodule Devéria et Mariette, qui creusaient à Saqqarah, et

de croiser Frédéric Cailliaud de retour d'Éthiopie avec ses cargaisons d'objets destinés au musée du Louvre. Ce dernier lui avait donné des nouvelles d'Amédée de Caux de Saint-Aymour, qui, après avoir sillonné le Soudan, l'Éthiopie, l'Abyssinie, faisait route vers la Grèce.

Les oreilles débordant de ces récits exotiques, j'hésitais sur la direction à donner à mon voyage. Le coup de grâce vint de René Cagnat. Ce normalien rentrait d'une campagne de fouilles en Tunisie et souhaitait faire des comparaisons avec des objets conservés au musée archéologique de Naples. Infatigable narrateur ayant senti que je constituais une victime captive aux récits de découvertes, il voulut se faire l'écho des voyages d'exploration en cours dont il avait ouï parler. Pendant que le baron Joseph de Baye sillonnait la Russie et le Caucase et s'intéressait aux Kirghizes, Édouard Bonvalot crapahutait aux Indes après avoir traversé le Pamir, continuait par le sud de la Russie, entrait au Turkestan chinois, franchissait les passes du Tibet, passait en Chine et arrivait à Hanoï. De son côté, Jean-Marie Bachelot de La Pylaie avait traversé l'Atlantique pour gagner l'Amérique et séjournait à Saint-Pierre-et-Miquelon. Il s'apprêtait à gagner New York pour y retrouver Amédée Chaumette des Fossés, quand lui était parvenue la triste nouvelle : ce dernier avait péri en mer au nord de Panama. Ironie du sort pour ce diplomate qui avait entrepris des expéditions dans le Grand Nord, avait été en poste au Pérou, mais relevé de ses fonctions, car on lui reprochait de s'être beaucoup plus occupé d'ethnologie et de géographie que de diplomatie !

Je le laissais continuer ses récits. La tête me tournait Qu'était donc mon voyage face à ces expéditions lointaines, souvent périlleuses, parfois dangereuses ? Une seule issue : regagner Paris !

Le regard dépassant les hautes plantes vertes qui barrent la porte-fenêtre de mon séjour au-delà de l'écran de mon ordinateur et considérant sans les voir les arbres désormais parés de belles feuilles du jardin intérieur de la résidence, je fus brusquement tirée de ma rêverie par l'alarme de mon téléphone... J'avais une audio-réunion pour préparer le retour « en présentiel » au bureau ! Le retour à la vie « normale » était fixé au 8 juin...

Mais que s'était-il donc passé ? En consultant mes fichiers, je compris qu'en établissant les notices biographiques des savants rencontrés dans l'inventaire des archives de la Société des antiquaires de France, mon esprit, confiné par nécessité, avait pris une voie détournée pour s'évader et fait siennes les aventures planétaires de certains d'entre eux, faisant fi de la chronologie, des latitudes et des longitudes... et mon tour du monde avait duré 85 jours !

Claire Béchu-Bénazet

Paris, 3 juin 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 19

Portrait d'un collectionneur confiné

Je suis un collectionneur passionné. Je suis un collectionneur de cartes postales, cela peut paraître bien futile aux yeux des vrais, des grands collectionneurs. Pour tout dire, je suis un collectionneur ordinaire.

Cette addiction pour ces images m'est venue de leur extraordinaire variété. Il existe mille formes de cartes postales, celle du poilu qui écrivait du fond de sa tranchée ou la réponse réconfortante de la mère, de l'épouse, de la marraine ; il en est d'autres qui immortalisent un événement, un personnage, celles qui sont de simples supports publicitaires, les nombreuses cartes de vœux, sans oublier les cartes plus légères, gauloises ou même vulgaires.

Celles qui me passionnent, il faut bien se restreindre, concernent les lieux, les monuments, les paysages. Pourtant c'est encore trop, il faut se restreindre un peu plus et moi, j'ai choisi Paris et, plus précisément, notre arrondissement ! Cette passion, j'aime la faire partager et, d'ailleurs rien ne me flatte plus que d'être sollicité pour une conférence ou une publication.

Finies les visites du samedi dès potron-minet à la brocante de la porte de Vanves, finis les vide-greniers, fini le marché aux livres de Brancion, finies les puces de Saint-Ouen, finis les bouquinistes du bord de Seine. Mais surtout finie l'excitation de la quête, de l'image unique qui manque, finies l'attente, la surprise et la joie de la découverte, mais aussi la déception d'une journée bredouille pleine de l'espérance du lendemain ! Car dans ce jeu, je suis comme le chasseur à la recherche de sa proie, comme le limier à la recherche du criminel où comme tout chercheur à la recherche de son graal ! Pourtant j'en ai déjà combien ? mille ? deux mille ? des milliers ? je ne sais !

Comment assouvir ma passion en ce temps de confinement où la chasse m'est interdite ? Je reste en tête à tête avec mes trophées. Je les regarde : Il y a mes préférées, les grands monuments, le palais du Luxembourg et le Sénat qui tiennent la vedette, Saint-Germain-des-Prés et bien sûr Saint-Sulpice, l'Odéon et les facultés, Montparnasse, l'Institut, la Monnaie, les Quais ...

Les contempler, il me faut d'abord les classer, les inventorier et parfois les identifier, ce que je n'ai jamais le loisir de faire en temps normal. Je décide résolument de les classer, mais comment ? par éditeurs, par numéros de collection ou de série (ce qui permet de connaître les manques) ; pour un grand monument ? par où commencer ? l'extérieur ? puis l'intérieur de l'édifice ? selon quel sens ? celui des aiguilles d'une montre ? l'ordre n'est pas évident. Plus précisément, les plans généraux puis les détails en suivant quel chemin logique ? Et la multitude des cartes que je n'ai pas identifiées précisément ? celles des perspectives de rues ou de places, de façades transformées, de devantures de boutiques ou de brasseries disparues. L'ordre de numérotation des adresses dans les rues n'apparaît pas toujours.

Que peut-on faire réduit à une heure de promenade par jour et dans un rayon d'un kilomètre ? Voilà les motifs de promenade dont j'ai usé dans les limites autorisées : si vous avez vu quelqu'un

le nez en l'air, absorbé et méditatif, arpenter votre rue, des cartes postales à la main, il ne s'agissait pas d'un illuminé, c'était moi cherchant à identifier les adresses des devantures de magasins, de restaurants ou de boîtes de nuit aujourd'hui disparus, examinant le détail d'une porte, de moulures, d'un fragment de façade ou de garde-corps visibles : un vrai travail d'enquêteur.

Parfois le découragement me guette, à quoi bon tant d'efforts et de peines ? Des images de monuments, il y en a pléthore aujourd'hui, bien plus belles, nombreuses, colorées. Et moi, je collectionne à grands frais de vieux bouts de cartons jaunis et défraîchis. Ces idées noires ne durent pas longtemps. Il ne faut pas hésiter à sortir de l'agrément de la visite et de la recherche.

Une carte postale, ce n'est pas seulement une image du passé, c'est un geste d'affection, une forme de visite, un souci d'échange du voyageur avec celui qui reste confiné chez lui, par l'évocation de personnages, d'événements, de lieux, d'histoires. Il suffit de retourner la carte, on trouve le message laconique ou prolix, émouvant ou factuel, explicite ou allusif qui donne à son destinataire le sens de l'image envoyée. Parfois, on bute sur des silences. Alors on s'évade, on laisse la place au rêve. Rêver à la demoiselle au si doux prénom, à l'adresse qui en retour nous fait voyager de ville en ville, de pays en pays.

Ces rédacteurs et ces destinataires aujourd'hui évanouis nous apportent des messages de vie. Non, ces photographies, ces mots, ces signatures, ces dessins ne sont pas de vieux bouts de carton jaunis. Nous sommes leurs correspondants involontaires et improbables, parfois indiscrets ; leurs messages, d'amitié, d'amour et de tendresse sont des instants de vie, de leur vie inconnue et mystérieuse, toujours présente, qu'ils nous font pourtant partager.

Gabriel Thibon.

Paris, 18 mai 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 20

La croisière ne s'amuse plus

Juin 2020. La vie semble avoir repris son cours dans la capitale. Les terrasses et les trottoirs débordent à nouveau de Parisiens, heureux de se retrouver attablés pour partager l'apéro. Le temps du confinement nous semble déjà loin même si l'actualité internationale nous rappelle que dans certains pays l'épidémie progresse encore.

Déconfinée, je profite moi aussi de cette liberté enfin retrouvée. J'arpente les rues du quartier, vais m'étendre sur les pelouses du jardin du Luxembourg, prends mon vélo pour retrouver famille et amis disséminés aux quatre coins de Paris. La vie reprend son cours et les liens sociaux distendus, virtuellement entretenus, se tissent de plus belle.

La vie a repris son cours et pourtant, je n'en profite pas autant qu'il le faudrait. Un petit poids m'alourdit le cœur. Une partie de moi est restée confinée sur le bateau duquel j'ai débarqué le 28 mars dernier dans le port de Rio de Janeiro, au Brésil. Je ne peux pas m'empêcher de penser à tous mes camarades et collègues restés à bord depuis tout ce temps. Certains d'entre eux n'ont pas vu leurs amis, leurs parents, leurs enfants depuis plus de 10 mois et, trafic aérien limité oblige, le confinement se prolonge pour eux dans les coursives et sur les ponts d'un luxueux yacht de croisière amarré à quai dans un port français de Méditerranée.

Mars 2020. L'histoire commence à Ushuaia, tout au bout du continent américain, en Argentine. C'est d'ici que partent les bateaux de croisière qui s'aventurent encore plus au sud, jusqu'au grand continent glacé. On surnomme d'ailleurs la ville « la porte d'entrée vers l'Antarctique ». Je travaille comme guide d'expédition, naturaliste et conférencière sur un bateau de croisière d'une compagnie française spécialisée dans le tourisme polaire.

Le mois de mars marque la fin de l'été austral dans cette partie du monde et la croisière qui débute doit nous emmener jusqu'à Valparaíso, en passant par les fjords de Patagonie. Quinze jours de navigation dans les canaux chiliens, à la découverte des glaciers qui s'écoulent majestueusement entre les vallées verdoyantes où une faune et une flore uniques au monde survivent dans des conditions dantesques. Canal Beagle, Détroit de Magellan, cordillère de Darwin... Les récits d'explorateurs et l'histoire des populations autochtones prennent forme et s'incarnent dans ce décor. Cette croisière s'annonce grandiose !

Nous sommes au début du mois de mars et les nouvelles qui nous parviennent d'Europe ne sont pas rassurantes. La pandémie se développe à toute allure mais nous sommes si loin, isolés du reste du monde, que nous réalisons mal son ampleur. Le 11 mars, nous faisons escale à Punta Arenas, ville la plus méridionale du Chili installée sur les rives du détroit de Magellan. Le long pays

d'Amérique du Sud n'est pas encore touché par le virus. Les passagers débarquent et prennent part à des excursions à la découverte de la ville et de son histoire. Le soir, l'équipage profite également de cette nuit à quai pour sortir du bateau, rare et précieux moment de loisir et de liberté pour toutes et tous. Insouciant, nous sommes alors bien loin de nous douter que c'est la dernière fois que nous mettons pied à terre avant un long moment.

Notre navigation vers le nord, le long de la côte chilienne, se poursuit. Nous croisons la route d'otaries à crinière et des petits dauphins curieux s'approchent de nos Zodiac dans la baie où le bateau est ancré, face à l'imposant glacier El Brujo (glacier du sorcier). Le lendemain, notre itinéraire prévoit un débarquement à Caleta Tortel mais quelques heures avant notre arrivée, la nouvelle tombe : un cas de covid-19 est suspecté dans le petit village isolé, niché dans les méandres du fleuve Rio Baker. Impossible de s'y arrêter. Le risque est trop grand. Si le virus s'invite à bord, il se propagera comme une traînée de poudre. Presque tous les marins ont entendu (ou vécu !) des histoires d'épidémie de grippe ou de gastro-entérite. C'est l'un des scénarios que l'on redoute le plus sur un bateau. Le commandant prend alors la décision de sortir des fjords chiliens, rejoindre le large et filer le plus rapidement possible vers Valparaiso pour débarquer nos passagers dans l'espoir de les rapatrier vers leurs pays d'origine respectifs : la France, l'Australie et les États-Unis. Commence alors une longue errance qui nous mènera du Pacifique-Sud jusqu'au Brésil, en traversant le détroit de Magellan d'ouest en est, le sens inverse de celui qu'emprunta le navigateur portugais lors de la découverte du fameux passage en 1520.

Chaque jour, un nouveau scénario s'improvise. Le Chili a fermé ses ports. Impossible d'y débarquer. Nous faisons alors demi-tour. Retour au point de départ : Ushuaia. Nous apprenons que plusieurs navires de croisière attendent, dans le port austral, d'obtenir les autorisations pour débarquer leurs passagers. Pas la peine de s'aventurer de nouveau dans la zone, ce serait une perte de temps. Cap vers l'embouchure du Rio de la Plata, où deux opportunités potentielles s'offrent à nous : les ports de Buenos-Aires, en Argentine au sud du fleuve ou Montevideo, la capitale uruguayenne au nord. Nous faisons de belles observations d'albatros hurleur – le plus grand oiseau du monde dont l'envergure atteint en moyenne 3,10 mètres et d'autres oiseaux marins qui tournent autour du bateau profitant de corridors aériens favorables. Nous aurons même la chance d'apercevoir une baleine bleue, le magnifique rorqual à la peau céruléenne aux proportions démesurées : 30 mètres de long, 150 tonnes. Les passagers et plus encore les guides exultent. C'est tout simplement le plus grand animal de notre planète. Quel spectacle magnifique !

Le 21 mars, après plus 1 400 milles nautiques avalées en quelques jours soit près de 2 600 kilomètres, nous faisons escale à Montevideo pour un ravitaillement. Personne n'est autorisé à sortir. Seules les palettes remplies de vivres empilées sur le quai disparaissent dans le ventre du bateau après avoir été méthodiquement désinfectées. Dans cette longue dérive d'un océan à l'autre, nous avons gagné plusieurs degrés. Passagers et membres d'équipage profitent du soleil sur les ponts extérieurs en observant le paysage, un port industriel dépeuplé. La frustration de ne pas pouvoir mettre un orteil à terre est palpable. Nous repartons.

C'est finalement le Brésil et la magnifique Rio de Janeiro qui nous accueillent, une semaine plus tard. La chaleur est étouffante et le décor hallucinant. Les plages de cartes postales sont désespérément vides. Comme un symbole, le Christ Rédempteur du Corcovado nous ouvre grand les bras, dans un ciel sans nuage. Nous sommes le 28 mars et nous aurions dû débarquer une semaine plus tôt à des milliers de kilomètres de là, de l'autre côté du continent. Et finalement, après des jours d'errance en mer, où les plans de route étaient chaque jour changeants, la nouvelle tombe : nous allons pouvoir débarquer et tous les passagers vont être rapatriés. Je

pouvais choisir de rester à bord et d'entreprendre une traversée transatlantique dans le but de ramener le bateau vers la France. Je décide de m'envoler avec les passagers et de me rapprocher ainsi plus rapidement de ma famille et de mes amis.

Le jour du départ, je fais mes adieux à mes camarades de galère. Personne n'imaginait vivre une telle aventure. Des liens très forts se tissent toujours sur le bateau entre membres de l'équipage, mais cette fois-là c'est différent. Quelque chose de plus fort nous rapproche désormais. Le sentiment d'avoir vécu une aventure humaine extraordinaire.

Gantée, masque sur la bouche et le nez, me voilà projetée dans le monde extérieur. La vie « de dehors » m'apparaît étrangement hostile. L'aéroport international de Galeão que j'imagine en temps normal grouillant de touristes et passagers est bien triste. Le vide résonne contre les rideaux de fer qui barrent l'entrée des boutiques. Les vendeurs de la zone *duty free* s'ennuient. J'envoie des nouvelles à mes proches sous forme de petits reportages vidéo. La France est confinée depuis deux semaines et j'atterris à Paris dans l'un des rares avions encore autorisés à se poser.

Juin 2020. J'ai vécu le confinement dans les meilleures conditions possibles et je me réapproprie aujourd'hui ma liberté avec un zeste d'amertume. Un sentiment d'injustice me tenaille, celui d'avoir pu rentrer si facilement dans mon pays tandis qu'à Marseille les membres de l'équipage originaires majoritairement des Philippines ou d'Indonésie attendent encore de pouvoir rejoindre le leur. À tous les marins encore confinés, je souhaite que les frontières s'ouvrent à nouveau et que la distance qui les sépare de leurs proches depuis si longtemps s'évanouisse enfin.

Oriane Laromiguière

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 21

L'instit' masqué

La petite élève, qui sait lire mais principalement sur les lèvres, se demande ce qu'elles peuvent bien dessiner sous le masque : « fffffff » ? « vvvvvvv » ? Sale temps pour les dysphasiques. Gros temps pour les allergiques aux textiles synthétiques. J'étouffe un peu, ma voix ne se ressemble pas, il fait vite chaud là-dessous. J'éternue dans mon coude et donc dans mon masque, renonçant à chercher la portée de ce double geste barrière.

Mes collègues de travail et moi avons tous connu un temps d'acclimatation au port du masque. Je dois reconnaître que je soulève de temps à autres l'armature rigide du mien pour évacuer le trop-plein de dioxyde de carbone, de responsabilisation sanitaire, de barrières. En classe, il m'arrive de regretter le temps du confinement qui fut pourtant la bouée de sauvetage pas très bien gonflée de l'enseignement. Si la présence à l'école reste le b.a.-ba de l'enseignement de la lecture, nous avons malgré tout réussi à sauver quelques meubles pendant le confinement. Retour sur ces deux mois hors norme.

Ma classe « distancielle » en a connu de toutes les couleurs. J'ai très rapidement consenti à communiquer mon numéro de téléphone à mes petits élèves et surtout à leurs parents. Je devais assez vite renoncer à les appeler en « émetteur masqué » car je suis resté la première semaine de confinement bredouille, laissant d'hésitants messages téléphoniques sur les improbables messageries de mes parents d'ouailles qui rechignaient à répondre à mes appels anonymes. Puis, quand j'ai consenti à ne plus avancer masqué (cela ne durerait pas), je les ai eus en ligne. J'ai fait le choix de la visioconférence, par goût pour les challenges technologiques et aussi parce que je n'avais pas trop le choix, ne pouvant pas me satisfaire d'hasardeuses fiches de lectures envoyées sur *l'environnement numérique de travail* et qui n'auraient jamais été lues, faute d'imprimante, de motivation, de sentiment de nécessité. Alors je les ai vus, mes petits élèves, sur l'écran de mon ordinateur et dans leur environnement familial de travail, comme à la maison et pour cause. Au début ils restaient la bouche grande ouverte de me voir apparaître sur le téléphone de leurs parents et de leur demander les mêmes choses qu'en classe : de lire par syllabe, de ne pas lever le nez avant d'être arrivé au bout du mot, de relire chaque mot en entier une fois ses syllabes ânonnées. Et puis ils se sont habitués. On entend souvent dire que « les enfants sont des éponges ». Je n'aime pas du tout cette expression. Je ne voudrais pas qu'on dise cela des miens. Pourtant, si tel est le sens de cet adage convenu, il faut bien reconnaître qu'ils absorbent tout, jusqu'au fonctionnement surréaliste d'un préceptorat numérique auquel personne n'avait été préparé.

Ce fut néanmoins plus difficile pour les plus observateurs et curieux d'esprit d'entre eux, trop étonnés de me découvrir dans mon intérieur pour parvenir à se concentrer durablement (mes séances ont duré cinquante minutes) sur le manuel de lecture. J'ai finalement pris soin de m'auto-cadrer sur fond blanc afin de ne pas gêner l'implication de ces enfants dans leur tâche. Sans doute ont-ils déjà oublié le détail des arrière-plans de nos séances initiales : tantôt ma bibliothèque, ma cuisine, mes enfants qui déambulent, le placard de la cuisine qui est resté ouvert.

Une fois résolues les questions de mise en scène, il a fallu s'attaquer aux problématiques techniques. Et cela ne s'est pas arrangé quand, par souci de préserver un peu ma vie de famille passé 18 heures et dans l'intention de reconstituer une ambiance de classe aussi factice soit-elle, j'ai décidé de faire la classe en visio par petits groupes de trois ou quatre élèves, poussant ainsi un peu plus loin le challenge technologique de la « classe à la maison ». N'étant pas moi-même toujours à l'aise avec l'outil informatique, et surtout pas naturellement câblé pour exercer la fonction de conseiller informatique, je me suis pourtant retrouvé dans l'inconfortable position du *hotliner* que l'on n'entend pas très bien, de l'autre bout du réseau, mais qui dispense inlassablement ses conseils technologiques : « Avez-vous essayé d'éteindre puis rallumer ? ». J'ai passé autant de temps à conseiller les parents sur la prise en main de leur logiciel de visioconférence qu'à expliquer que le g et le n font gn . Je me suis senti à plusieurs reprises un peu seul et désespéré, à répéter *gné*, *gna*, *gne*, et à me le faire répéter par des élèves perdus dans le vent et le brouillard d'une installation informatique inadaptée aux exigences de la classe à distance. J'ai parfois fait rire mon entourage : *gné*, *gna*, *gne*. En dépit de l'urgence de ne laisser personne « au bord du chemin », la situation était des plus cocasses.

Cocasse également mon petit élève qui finissait une boisson cocasse-collasse en me dévisageant dans l'écran, refusant obstinément de travailler, et que j'ai dû gronder comme à l'école, mais pour de faux. J'ai dû gronder sa mère aussi parce qu'elle lui parlait quand il travaillait ou qu'il faisait semblant. J'ai grondé son frère parce que ce n'était vraiment pas le moment de faire tout ce bruit. Mais mon petit élève a pris la défense de son frère : le bruit venait de chez les voisins.

Le bord du chemin, c'est eux.

C'est du passé. Nous avons rouvert l'école déjà deux fois : une première en mai, une deuxième début juin. Et voici que lundi prochain, tous les élèves seront invités à reprendre le chemin de l'école. Nous serons le 22 juin et nous attaquerons la dernière quinzaine de classe, celle où, chaque année, une partie des élèves dans nos écoles populaires a déjà mis le cap au sud, celle où l'on prépare la kermesse, les commandes, les vacances. En général, autour du 22 juin, on relâche la pression. On sort des jeux du placard, des jeux pédagogiques s'entend. L'été s'installe, les récréations rallongent, nous sommes moins regardants sur le registre des présences. Mais cette année, le 22 juin, ce sera la quatrième rentrée d'une année tout à fait exceptionnelle.

Vincent Duquesne

17 juin 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 22

Une année singulière

180 étudiants de 40 pays, de la Chine au Brésil, en passant par le Turkménistan et le Yémen. Nous leur facilitons les études à travers la pratique de la langue française, orale (conversations) et écrite (corrections de travaux universitaires). Nous organisons aussi des activités pour leur faire connaître la culture française et leur proposons des rencontres avec des familles. C'est ce que souhaitait, après la Seconde Guerre mondiale, Marie-Madeleine Renand, professeur d'allemand à Sainte-Marie de Neuilly, pour rapprocher les étudiantes allemandes et françaises, origine de l'association EAAEE (Équipes d'accueil et d'amitié pour les étudiants étrangers) créée en 1951.

À partir du 12 mars, rien de tout cela n'est plus possible, mais il reste l'essentiel : la solidarité et l'amitié qui ne peuvent que se renforcer dans l'adversité commune. Faute d'accueillir les étudiants, nous leur assurons notre soutien et poursuivons notre accompagnement.

D'autant que la situation est difficile pour certains, même si la validité de leurs titres de séjour est prolongée de six mois : isolés dans une chambre de 9 m², inquiets pour leur famille en Chine, en Corée, au Mexique ou en Iran, incertains de l'avenir en raison du report des examens ou de l'annulation des soutenances de thèse, parfois aussi privés des petits boulots qui leur permettent d'assurer le quotidien.

Peu d'étudiants choisissent de regagner leur pays, ils sont très disciplinés, à l'instar de Yidan : *« J'ai décidé de rester avec mes camarades pour affronter cette difficulté. Je suis sûr que la France peut résoudre ce problème. Je respecte les consignes proposées par l'État, je ne sors pas du tout et je fais mes courses une fois tous les dix jours. »*

Dès la fermeture des locaux et devant l'impossibilité de poursuivre le travail en présentiel, nous mettons immédiatement en place les corrections à distance afin de ne pas retarder les étudiants en cours de rédaction de mémoire ou de thèse. Nous les encourageons à persévérer et à se concentrer sur leurs travaux malgré l'incertitude de la période. Yi Chieh suit ces recommandations : *« Je travaille régulièrement avec Christiane sur mon mémoire, j'espère de le finir avant la fin juin. Nous discutons aussi le texte par téléphone pour qu'elle puisse m'expliquer directement les modifications, cela marche très bien et cela m'a beaucoup aidée ! On continue jusqu'au bout. »*

Nous les incitons aussi à préparer l'avenir : l'animateur en charge de l'atelier « rédaction CV/lettre de motivation » continue de répondre aux sollicitations.

Une vingtaine d'animateurs se convertit au télétravail et s'adapte aux nouvelles modalités, parfois avec le conseil technique des étudiants. Nous sommes autant à leurs côtés qu'ils le sont aux nôtres. Non seulement par leurs messages attentionnés, leurs recommandations de prudence et leur souci de l'intérêt collectif, mais aussi par leurs demandes qui nous rendent un peu utiles. Dans une altérité respectueuse et bienveillante, le temps suspendu paraît moins long à tous.

La facilité d'utilisation des outils numériques permet ensuite d'organiser les conversations entre un animateur et un étudiant, ce qui est très apprécié. Bien sûr, il faut soutenir le moral, orienter dans le système médical français ceux qui sont touchés (sans gravité) par la covid-19. Mais, pour Najah, il est aussi important de parler avec une personne amie que de pratiquer le français. *« Je tiens des conversations avec François pour améliorer mon français. Je suis tellement joyeuse de ces conversations à distance. À chaque conversation, j'apprends quelque chose, ce qui enrichit mes connaissances. Je me sens que je suis entourée de ma famille ».*

Les deux animatrices de l'atelier-théâtre proposent rapidement de continuer les répétitions –à travers Zoom – de la nouvelle pièce que le groupe vient de choisir, *Les pas perdus* de Denise Bonal. C'est avec enthousiasme qu'une dizaine d'étudiants répond à l'invitation. *« J'aime beaucoup le groupe de théâtre, ça m'aide de travailler le mémoire, la prononciation et parler aux gens, ils sont tous sympathiques. Surtout, j'ai beaucoup apprécié les investissements de temps de Sarah et Valérie. Oui, je suis toujours motivé, j'espère que nous pourrons jouer ».* Le souhait de Hieu a été exaucé puisque les scènes étudiées ont été enregistrées le 30 mai, avant le départ de certains membres. Les théâtres sont encore fermés mais le nôtre vous ouvre ses portes avec sa troupe internationale : <https://www.youtube.com/watch?v=Mm3Q7U-g73c>

Avec le souci de maintenir le lien, une parution quotidienne sur la page Facebook de l'association distille une pastille d'histoire ou de vie française. En guise de sortie culturelle, une vidéo hebdomadaire y présente une promenade littéraire (vous serez heureux d'apprendre que la plus grosse audience a été pour une brève introduction à *La Recherche du temps perdu*) ou une découverte de Paris. Francesca en est une lectrice assidue : *« Je profite de ce moment si délicat, qui unit l'Italie et la France, mais en réalité le monde entier, pour vous écrire quelques mots et pour vous souhaiter des joyeuses fêtes de Pâques. Quand je ne suis pas trop occupée ...je me connecte sur la page Facebook des équipes et je suis les interventions toujours très intéressantes...pour les étudiants étrangers. C'est encore une manière d'apprendre et de mieux connaître Paris. Merci beaucoup ! »*

La communication passe aussi par un message hebdomadaire destiné aux animateurs et un autre aux étudiants pour donner des informations pratiques, surtout au début où il faut réinventer le quotidien ou guider dans la masse des informations disponibles en ligne. Pour partager les nouvelles, tristes ou heureuses comme celle d'Aischa finalement autorisée à soutenir par visio-conférence sa thèse en linguistique : *« Relations de possession et énoncés non verbaux dans le dialecte de Benghazi »*. Ou, encore pour annoncer la conférence de Yongsong sur *« Les blancs de Chine dans la collection Grandidier »* que l'INHA a transmise par Skype afin de ne pas l'annuler.

Nous n'avons pas seulement maintenu vaillamment les activités habituelles, mais une véritable dynamique s'est créée. Dès le mois d'avril. Pedram, un étudiant, a initié un club de lecture qui se télé réunit toutes les deux semaines autour de textes courts afin que le plus grand nombre puisse participer. Ils commencent par des contes parisiens de Maupassant ; des contes de Daudet, des nouvelles de Claude Pujade-Renaud et de JMG Le Clézio sont au programme des semaines suivantes.

L'atelier d'écriture mis en place par une animatrice connaît un tel succès qu'il faut constituer deux groupes, corriger les textes en amont afin que chaque visio-conférence ne soit pas trop longue et puisse être consacrée aux échanges suscités par les rédactions. Certains textes nous ont émus, d'autres amusés ou encore surpris. Jiali a réécrit l'histoire des trois petits cochons dans le monde 4.0 : *« Il faut rompre avec la routine. C'est ce que l'atelier d'écriture me permet de faire...Les textes des autres et les propositions de Sarah m'enrichissent énormément. En plus, je suis très heureuse de faire partie d'un groupe et de partager les idées avec les autres pendant le confinement. »*

Nous savions déjà que nos étudiants avaient du talent mais ils l'ont encore prouvé en nous envoyant des photos de dessins, de peintures ou de gâteaux (dont un représentant le tableau de Joan Miro, *Bleu II...*) réalisés pendant le confinement. Les animateurs ne pourront pas faire moins que de leur rendre la pareille : c'est prévu dans le prochain message hebdomadaire et nous espérons que nos créations soutiendront la comparaison !

De manière inattendue, ce mode de fonctionnement à distance n'a pas rebuté les étudiants et certains, jusqu'alors assez réservés, ont même participé à toutes les activités, tel Behzad :« *J'assiste toujours à l'atelier de théâtre. Cela m'aide beaucoup pour articuler et prononcer bien les mots et au-delà de ça, on a une bonne équipe et c'est un plaisir de travailler ensemble et se réunir chaque semaine. J'ai écrit une autre page pour cette semaine : pouvez-vous la corriger ? J'ai aussi assisté à l'atelier d'écriture et je le trouve très utile. J'ai toujours des rendez-vous avec Joëlle pour la conversation. Merci d'avoir organisé tout dans cette période de confinement. C'est un grand plaisir pour moi d'être un membre de l'association. »*

Évidemment, nous aurions aimé nous retrouver en chair et en os mais nos locaux demeurent fermés jusqu'en septembre. Notre façon de travailler n'est donc pas déconfinée, sûrement parce que le mot ne figure pas dans le dictionnaire ! Des étudiants vont retourner dans leur pays, nous ne les reverrons pas.

Nous garderons le souvenir de cette année particulière vécue, malgré tout, ensemble autour des valeurs de notre association. C'est ce qu'expriment ces témoignages d'étudiants : le plaisir et la force nés du groupe et la richesse du partage.

Nous attendons avec impatience la rentrée pour accueillir de nouveaux étudiants, souvent guidés vers nous par des « anciens ». Nous continuerons d'écrire ensemble l'histoire de l'association.

En 2021 sera fêté son 70^e anniversaire et nous serons heureux d'accueillir, le 27 mars, nos voisins du VI^e !

Jacqueline Birée

Le 9 juin 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 23

Le bouquiniste est-il soluble à la covid-19 ?

La question a pu se poser jusqu'au déconfinement... à voir le suspens perdurer les premiers jours de l'ère post confinementnelle !

Eh bien non ! Ils sont toujours là les bouquinistes, fragilisés, engourdis mais présents !

Peu nombreux étaient-ils lors de l'autorisation de relever les couvercles de leurs boîtes : ils ont conservé leur bien le plus précieux : la liberté, la liberté de choisir d'ouvrir ou non, de choisir leur rythme, tôt le matin ou tard le soir !

Il faut avouer que deux mois de fermeture totale, ça ne leur était jamais arrivé depuis 450 ans d'histoire, il y avait bien eu quelques moments aux xvii^e et xviii^e siècles où on avait suspendu leur autorisation d'exercer, des catastrophes naturelles comme la tornade de septembre 1896 ou la crue de 1910, mais comme cela : jamais !



Photo Jérôme Callais

Rassurez-vous ! Ils ont profité de tout ce temps pour faire ce qu'ils remettaient toujours aux calendes grecques, ranger leurs réserves. Deux mois pleins à retrouver des ouvrages égarés,

oubliés ou tout simplement à étudier et préparer les ultimes acquisitions faites à la veille de cet arrêt. De belles surprises vous attendent !

Étrange expérience que ce temps où ils ne pouvaient plus aller cueillir quotidiennement sur leurs quais leur dose de plein air, de visites de fidèles habitués, d'échanges improbables, de rencontres inattendues avec des collectionneurs passionnés et des bibliophiles à la recherche d'une édition originale d'un auteur oublié...

Mais aussi deux mois passés très vite, en pleine osmose virtuelle entre bouquinistes, tout ce qu'ils enseignent, font découvrir, explorer, pour enfin au déconfinement partager toutes ces joies avec leurs clients, amateurs et experts, curieux et passionnés, qui se promènent pour le plaisir, flânent à la recherche du livre, de l'estampe, de la perle rare.

Sur les quais de la Seine, les boîtes vert wagon endormies se sont rouvertes, elles proposent de nouveau leurs trésors aux véritables amateurs. Certes, absence de masque, respect médiocre des règles de distanciation physique, indiscipline légendaire des Parisiens ...

Et qu'importe si les clients sont rares pour le moment. Les discussions et échanges reprennent, très probablement comme autrefois dans une courtoisie et une civilité retrouvées, sans être bousculés, piétinés par la transhumance de touristes et de célébrités flânant dans le « Paris éternel » à la recherche d'un souvenir original ou d'une prise de photo pittoresque. Peut-être même est-ce mieux ainsi !

Pour l'instant, ce sont majoritairement des riverains qui redécouvrent avec bonheur ce petit commerce de proximité si spécifique à Paris, on attend le déconfinement de l'Institut de France voisin et le retour des académiciens explorant les boîtes au contenu renouvelé, et on se languit même des touristes de l'été !

On attend, on espère. Car rien ne remplacera jamais cette tradition : sentir l'odeur du papier, chiner au hasard des boîtes, discuter entre passionnés.

Et l'on se prend à croire qu'enfin cet immémorial métier des bouquinistes des quais de Paris sera inscrit à l'inventaire des monuments historiques, puis au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco !

Jérôme Callais
Bouquiniste quai de Conti

Paris le 9 juin 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 24

Paris en avril

Chargés de porter à la collaboratrice d'un important journal* un texte urgent à l'autre bout de Paris, nous avons constaté que, même avec un métro élastique ou un compas complaisant, nous ne pouvions pas respecter la distance réglementaire chichement concédée par l'Administration.

Nous avons été contraints de remplacer la simple marche à pied par un véhicule à moteur, et, après mûre réflexion, nous avons écarté les voitures trop voyantes, telles que les ambulances ou les véhicules de pompiers, et notre choix s'est porté sur une voiture banalisée, et mieux, de couleur noire. Quant au conducteur, nous avons choisi une chauffeuse dont le visage était masqué par un gros foulard ne laissant distinguer qu'une chevelure abondante et deux yeux noirs.

Ayant ainsi neutralisé le véhicule, confortablement assis à l'arrière, nous nous sommes engagés dans cette expédition audacieuse et, rasant les murs ou plutôt les caniveaux, nous nous sommes dirigés vers le but de notre voyage. Le véhicule étant nanti de ce type d'appareil que la jeunesse désigne sous le nom de « portable », nous avons pu aviser le destinataire de notre approche.

La voiture à peine arrêtée, en quelques enjambées je parviens jusqu'au lourd vantail qui, tournant sur ses gonds, laisse passer une main avide qui se saisit de la précieuse enveloppe. Le portail se referme lentement. La première partie de l'expédition était ainsi accomplie. Il fallait organiser le repli.

Lorsque l'on craint un contrôle, la stratégie veut de ne jamais revenir par le même chemin. Nous décidâmes de réaliser un large mouvement tournant en traversant le XIII^e arrondissement avant de se rabattre vers la Seine, ce qui nous fit découvrir la Butte-aux-Cailles où s'est livrée en mai 1871 la plus sanglante bataille de la Commune. La Butte-aux-Cailles est un mamelon au sommet duquel débouchent huit rues, chacune fortement inclinée, ce sommet formant une petite place, la place de la Commune. Les communards y avaient construit une formidable barricade qui, sous les ordres de Wroblewski, un Polonais émigré, résistait à tous les assauts des Versaillais. Ceux-ci durent écraser, par l'artillerie, la barricade et les maisons. Un millier d'hommes entraînés par Wroblewski réussirent à s'échapper et à passer la Seine pour continuer le combat.

Suivant alors le chemin qu'ils avaient emprunté pour se dérober, nous avons continué notre savante manœuvre en contournant le parc Montsouris puis, rejoignant le quartier Saint-Marcel, nous avons longé la Salpêtrière et la gare d'Austerlitz jusqu'à la Seine. Et, suivant les quais jusqu'au boulevard Saint-Germain, nous avons pu rallier la rue Chomel sains et saufs.

Paris était baigné d'une belle lumière. Aucun uniforme ne s'est manifesté. Et *Le Lien* fut diffusé à la date prévue.

Geoffroy Gaultier

(1^{er} mai 1927-2 juin 2020)

* Il s'agit du bulletin familial *Le Lien*.

Nous remercions Marie-Noëlle Gaultier, sœur de Geoffroy Gaultier, et Nicolas Brillaud, président du Lien, de nous avoir autorisés à publier cette traversée de Paris pendant le confinement, rédigée par notre sociétaire quelques semaines avant son décès.

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 25

Une autre vie

Le vendredi 13 mars, je quitte Paris pour passer un week-end dans la maison de mon enfance, à Toulon.

Les nouvelles s'accélèrent. Le dimanche, il est certain qu'un confinement sera imposé. L'un de mes fils me téléphone. Il a pris la décision de quitter son appartement parisien avec son épouse et ses enfants. Les uns me rejoignent par le train, les autres font une longue route en voiture. Les ordinateurs font partie des imposants bagages, ainsi qu'un volume impressionnant de livres de classe des adolescents.

Nous décidons, pour une quatorzaine, de vivre le plus séparés possible en raison des risques de contagion de la part d'une famille ayant eu de nombreux contacts les derniers jours.

Au sein d'une grande maison, chacun choisit sa pièce pour y installer ses outils de travail.

Et une nouvelle vie, que nous n'avons jamais connue, se met en route.

En semaine, c'est le silence absolu en raison des obligations professionnelles et scolaires. Le *wifi* marche à plein et, par bonheur, est suffisant. Mon fils et moi nous partageons les courses de ravitaillement, proches et rapides. J'assure les repas. Les recettes se succèdent.

Le week-end, dans la joie, les activités sont tout autres : ménage, cuisine faite par mes petites-filles adolescentes, rangement des placards, jardinage, travaux de bricolage, jeux. Et aussi le sport pour ma belle-fille, championne triathlète, qui a installé dans le jardin un vélo performant et pédale, pédale, à n'en plus finir. Elle acquiert rapidement, en course à pied, la parfaite connaissance des côtes les plus rudes autour de notre maison !



Un silence total s'installe autour de nous. La mer, à perte de vue, devient un lac parfaitement plat. Plus aucun bruit de circulation des voitures, plus aucun vrombissement de bateau. Il est interdit d'aller sur la plage, toute proche de la maison. Mais de la route du littoral, nous voyons une eau transparente que nous n'avons jamais connue. L'air étant particulièrement pur, nous apercevons au loin des îles, invisibles jusque-là.

Nous renonçons progressivement à écouter les nouvelles, tant elles sont anxiogènes. Seule une émission culinaire vient nous distraire chaque soir.

Nous vivons ainsi pendant plus d'un mois, dans une bulle familiale, joyeuse et heureuse, isolée, hors du temps. Nous fêtons les anniversaires. Les *Zoom* se succèdent avec la famille, dont une partie bien lointaine, et les amis. Cet isolement est l'occasion de reprendre des contacts que nous n'avions plus.

Un jour, une voisine sonne, pour proposer que dans la rue, chaque jour à 19 heures, nous ayons quelques échanges avec les familles de quatre maisons proches. S'installe alors par les fenêtres un petit moment distrayant : chacun choisit un morceau de musique de quelques minutes, puis propose un *quiz* sur différents sujets. Ce moment distrayant devient un plaisir quotidien, créant des liens sympathiques avec des personnes jusqu'alors inconnues.

Le passage d'amis demeurant à proximité est également un plaisir. Respectant l'éloignement imposé, pendant quelques minutes, de nos fenêtres donnant sur la rue, nous échangeons nos impressions sur cet isolement forcé.

Au fil des jours, la nature s'éveille. Le soleil chauffe davantage. C'est la naissance des fleurs du printemps. Géraniums, dipladénias, iris, bougainvilliers, particulièrement bien soignés, explosent.

Huit semaines plus tard, après un déconfinement progressif, la fin de cette période approche. La vie timidement réapparaît. Nous voyons autour de nous quelques commerces reprendre une petite activité. Le marché de fruits et légumes que nous fréquentons, totalement fermé jusqu'alors, dispose un matin de trois étals, bien isolés les uns des autres.

Vaincu par un microscopique virus, le *Charles-de-Gaulle* rentre au port. Le cœur serré nous le voyons passer.

Fin mai, c'est le retour des uns et des autres vers Paris. Il n'est pas facile de s'extraire de cette bulle de calme et de tranquillité.

Nous avons découvert une autre vie pendant plus de deux mois, faite de silence, de respect de la nature, d'absence de toute consommation hors le nécessaire vital. Une vie plus saine, largement dépouillée de l'inutile.

Nous avons vécu cette période en étant conscients de notre privilège d'être ainsi en famille, dans un lieu qui nous est cher. D'autres n'ont pas eu cette chance. L'isolement, la solitude, la promiscuité, les mésententes familiales ont été redoutables pour certains. Que d'inégalités ont connues nos concitoyens ces dernières semaines !

Rêvons d'autre chose !

Claudine B. Esper

14 juin 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^E ARRONDISSEMENT N° 26

Correspondance inattendue

Paris, le 31 mars

Ma chère Dame,

Il n'est de plus délicieux moment, dans ces longues journées de travail acharné, que celui que je consacre à vous écrire. Ce mal invisible qui continue de se répandre et qui ne cesse de creuser encore un peu plus la distance qui nous sépare m'aura causé bien du tort. Contraint moi-même à une réclusion forcée, je dois donc me résoudre également à ne plus vous recevoir rue Monsieur-le-Prince durant les prochaines semaines. Il a été dit par les autorités compétentes que seules les activités « nécessaires » au fonctionnement de la société seront assurées : commerces de bouche, transports, chantiers, hôpitaux ... L'intense activité intellectuelle qui m'anime depuis tant d'années, ce projet complet de réorganisation sociale, politique, spirituelle que je bâtis depuis ma jeunesse ne devrait donc que très peu souffrir de ces conditions particulières, me direz-vous.

Il m'est toutefois bien pénible, au moment où, justement, je cherche le moyen de dépasser la philosophie par la prépondérance du cœur, les penchants égoïstes par le constant souci de l'autre, de constater que le lien social qui, de plus en plus doit concourir au bien-être d'une société menacée à la fois par l'anarchie et le retour à l'archaïsme monarchique, soit à ce point distendu par des circonstances à la fois terribles et inévitables.

Je compense, en vous écrivant, une succession de journées d'agitation nerveuse et d'abattement profond, qui m'ont tenu au lit quelques jours avant l'éclaircie bienvenue de ce matin et la reprise de ce dur labeur.

Quelques petites joies continuent de me faire défaut : mes longues promenades dans le jardin du Luxembourg, la visite régulière de mes amis, Laffitte, Robinet – pourtant voisin – ou l'excellent M. de Blainville que j'imagine cloîtré dans son bureau du Jardin des plantes. Mes dîners exceptionnels du vendredi soir me manquent également beaucoup. Ma chère Sophie, munie d'une attestation de sortie officielle, doit faire face à des files d'attente interminables et aux pénuries de certaines denrées essentielles : farine, pain, lait viennent à manquer. Heureusement que sa présence quotidienne et la bonté de son âme m'aident à supporter un peu mieux ce douloureux repli.

Je m'inquiète plus que jamais pour votre santé que je sais fragile. Prémunissez-vous de rajouter quelque embarras en respectant au mieux si vous le pouvez les restrictions en vigueur. Je connais l'exiguïté de votre logis et la promiscuité qui ne manquera pas d'y régner. Mais, pour votre bien, agissez avec la plus grande prudence si vous deviez vous déplacer impérieusement. Il me serait insupportable de vous savoir fragilisée de nouveau.

Puisse l'Humanité toute entière sortir de ces temps douloureux en dévoilant une admirable nature morale qui ne fera que renforcer le sentiment en puissance et bientôt en acte de son unité et de sa solidarité.

Tout à vous,

Auguste Comte

Paris, le 8 avril

Mon cher philosophe,

Je tarde à vous répondre car j'ai passé les deux derniers jours moi aussi dans le repos. Prise de violentes quintes de toux, j'ai dû garder le lit et attendre de voir le médecin qui m'a rassurée sur mon état. Celui-ci m'a fait part de sa grande inquiétude devant le nombre croissant de décès auxquels il doit faire face quotidiennement et de l'encombrement des hôpitaux et maisons de santé. Ce virus semble donc vouloir s'installer durablement.

J'ai un peu de peine de vous savoir convalescent mais du soulagement à lire que cela ne vous a pas détourné de votre labeur. Je vous sais gré de votre débordante bienveillance à mon égard et espère bientôt revenir vous voir rue Monsieur-le-Prince, lorsque ces restrictions seront levées.

Après cette courte période où j'ai senti ma santé chanceler, j'ai bon espoir de me remettre à la rédaction de ce roman qui consume tant mon énergie mais me comble de satisfaction sur bien des points. Quelle joie d'écrire sans autre embarras ! Je compte, dès que le confinement général sera levé, le soumettre à votre jugement, si cela ne vous écarte pas trop longtemps de vos occupations philosophiques.

Nos sorties bien agréables au théâtre italien me manquent bien ainsi que votre plaisante compagnie, mon cher philosophe. Portez-vous au mieux, je vous embrasse tendrement.

Votre affectionnée,

Clotilde de Vaux, née Marie

Paris le 11 avril

Me voilà bien soulagé de vous savoir aussi enthousiaste à l'idée de poursuivre votre œuvre et surtout de lire que vos ennuis de santé n'étaient que de passage. Je vous prodiguerai évidemment tout le conseil et le soutien dont vous aurez besoin.

Depuis ma dernière lettre, j'ai moi-même, petit à petit, recouvré mes forces, me jetant désormais à corps perdu dans la rédaction de ma « politique positive ». Étant comme tout un chacun soumis à ce fatal enfermement, j'essaie d'en tirer vaguement le meilleur parti.

Cette situation me fait d'autant plus comprendre l'importance et l'inéluctabilité de l'avènement d'une philosophie et d'une politique nouvelles. C'est à cette tâche que je m'attelle de toutes mes forces désormais : pouvoir infléchir toujours plus nos penchants vers autrui, réaliser l'entraide réelle entre les prolétaires et les industriels pour tempérer les effroyables dommages des forces de production sur le Grand fétiche, notre terre, que nous nous devons de préserver dès maintenant. À la désorganisation industrielle qui se fait jour depuis le début de ces terribles semaines de réclusion, la réorganisation spirituelle que j'appelle de mes vœux se devra donc d'apporter une réponse nette. Le culte positiviste devra avant tout célébrer, vénérer la beauté et la bonté de l'espace terrestre qui nous protège et nous nourrit. Il ne pourra être exploité industriellement que dans certaines limites, en évitant toute destruction inutile qui ne ferait que compromettre l'ordre général. Il conviendra de développer les obligations morales des industriels

et des possédants envers les prolétaires, eux-mêmes solidaires par nature - n'ayant pas d'intérêts à défendre - et générer ainsi le principe de solidarité universel dans l'intérêt général.

Dans cette réorganisation spirituelle, il devient aussi évident que les médecins occuperont une place toute particulière : le digne praticien verra l'être humain comme un tout fonctionnant par synergies et sympathies et saura voir intuitivement l'intime connexion entre le cerveau et le corps. Le caractère éminemment altruiste de leur pratique, la conscience que l'être humain n'est jamais seul et que la plupart des maladies ont une origine sociale, feront d'eux des éléments importants dans la régénération globale de l'Humanité.

Voilà, mon admirable ange gardien, brièvement esquissées quelques bribes de ce vaste programme de réorganisation complète de la société. Celui-là même qui, seul, pourra assurer avec clarté l'avenir de l'esprit humain. L'urgence politique ne sera traitée que par la solidarité et le rétablissement du lien social indispensable à toutes les femmes et à tous les hommes.

En attendant de pouvoir converser avec vous de vive voix sur ces sujets cruciaux, je vous assure toute mon affection.

Amour et respect,

Auguste Comte

Pour copie non conforme,
David Labreure

Paris, 30 juin 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 27

Lecture et rêveries pédagogiques

Début du confinement, étrange et surprenant, je ne sais même plus par quoi commencer tellement j'ai de projets ! Mener à bien la publication de notre *Bulletin* m'astreint comme les « actifs » au télétravail, d'autres obligations pour d'autres associations, des rendez-vous « à distance » avec famille et amis. À plus tard, les rangements ... sans cesse repoussés !

Le premier soir, je regarde ma table de nuit : 9 « pavés » non lus ! J'aime lire, j'achète des livres, on m'en offre... Mais encore faut-il trouver le temps de les lire ! Dois-je avouer que je jauge d'abord la taille et le poids de chaque livre ? un léger dans mon sac, je peux lire dans le bus, le métro, les salles d'attente : il m'est arrivé de sauter ma station ou de regretter que mon dentiste n'ait pas plus de retard ! Quant aux plus épais, ils s'empilent !

Le confinement s'annonce long. Dans notre rue, le temps passe et lui seul. Notre appartement sans balcon est mal orienté, quel dommage : il y a du soleil en ce printemps naissant ! Donnant sur une petite cour sans arbre, entourée de grands immeubles mais dardée des rayons du soleil une grande heure le matin, une petite chambre très encombrée depuis l'envol de nos enfants. Quelques aménagements. J'ouvre la fenêtre et, confortablement installée, je lis chaque matin. Aujourd'hui 16 mai, je viens d'achever, avec un réel plaisir, la lecture des 4 582 pages qui m'attendaient, certaines depuis 3 ans ! Je revis ! Le confinement m'a permis de voler le temps de lire pour mon plaisir ! Se plonger dans un livre, c'est entrer dans un autre monde, découvrir des « mondes possibles », les partager. La lecture, c'est l'école qui m'en a donné la clé.

L'école, la covid-19, on ne parle plus que d'elles dans les médias. « Aucun élève ne sera laissé sans solution pédagogique » affirment nos autorités. L'école s'étant spontanément approprié le monde numérique, les professeurs, innovent, font des prouesses techniques pour, depuis leur domicile, offrir à leurs élèves l'école à distance et parfois même dialoguer avec eux par visio-conférence. « En présence », un professeur entre en scène, joue, voit les réactions de son public captif et, sans même besoin de questions, modifie son enseignement s'il le faut. « À distance », retient-il à travers l'écran l'attention de son public dispersé ? est-il lâché au milieu de son cours ? Que faire pour les « décrocheurs », élèves éloignés du numérique (ni réseau ni tablette ni *smartphone* individuel) ou distants de l'école par tempérament et inclination ou détournés de l'étude par un environnement peu favorable ? Suivent-ils, au moins, ces cours de grande qualité que dispense la télévision publique ?

Et sans le numérique ? et si l'école avait été fermée quand j'étais enfant ? qu'aurions-nous fait, mes sœurs, frères et moi ? chez nous pas de télévision. Je me souviens, j'imagine.

Ce qui m'aurait sûrement le plus manqué, ce sont les quatre traversées quotidiennes du « Luco », de la grande entrée place Edmond-Rostand à la petite porte (désormais condamnée) du lycée Montaigne avec leurs deux arrêts incontournables de l'après-midi : l'achat au petit kiosque d'une boule changeante ou d'un caramel à 1 F, parfois d'un carambar à 5 F, rarement d'un mistral gagnant à 10 F ; le jeu de billes après la classe au pied des grilles donnant sur les « petits Luxembourg » : pas de pelouse à l'époque mais de la terre battue, réservée en semaine aux cours

de « gym » et de ballon-prisonnier des élèves du lycée, fort nombreux avec leurs 50 élèves par classe primaire et 48 par classe secondaire de filles de 6^e et 5^e et de garçons de 6^e à 3^e.

Le confinement à la maison ? Dans une famille nombreuse, on ne manque ni de jeux ni d'occasions de rire ou de se chamailler. Et le travail scolaire ? Qu'aurions-nous fait sans le maître ni le tableau ? il nous restait le livre et le cahier. Quelle place auraient prise nos instituteurs et professeurs dans ce dispositif : Mme Michel, M. Parot, Mlle Fée, M. Clarac, M. Dumaine et tant d'autres, attentifs et bienveillants, qui jouissaient d'un immense prestige ? Nul doute qu'ils auraient été très présents : combien de pages noircies et corrigées ? la Poste mise à dure épreuve ! Je nous imagine rassemblés autour de la table familiale pour la dictée quotidienne, les exercices des livres de calcul et de grammaire. Bonne conteuse, ma mère nous aurait fait avaler histoire, géographie et sciences naturelles de quatre niveaux différents. J'aurais lu, beaucoup lu, beaucoup raconté, inventé et écrit.

Une solution pédagogique pour chaque élève ? comment faire pour ne pas laisser sur le chemin ceux qui ne disposent pas de l'outil numérique pour accéder à l'information ou qui ne veulent pas l'utiliser ? que reste-t-il ? le livre, facile d'utilisation même pour ceux qui ne savent pas encore lire et ceux qui déclarent ne pas aimer lire. Il suffit de l'ouvrir n'importe où, n'importe quand, n'importe comment. Il suffit de le fermer ... si on a mieux à faire.

Chaque élève, selon les modalités établies par l'établissement - et en respectant les gestes barrières - emprunte un livre ou plusieurs. Tout livre est bon à lire (ou à feuilleter si on ne sait pas lire), images, conte, bande dessinée, roman, histoire, policier, science-fiction, documentaire, catalogue de voyage ou de vente, illustré, dictionnaire. Qu'importe, du moment qu'on peut s'y plonger ! Le livre, c'est l'élève qui le choisit lui-même : la lecture est un plaisir quand le livre n'est pas imposé ! Ce qui est imposé, c'est rendre au professeur une preuve de cette lecture. Selon son âge, ses « compétences », son intérêt, l'élève décide lui-même du devoir qu'il rendra : un résumé, une explication de ce qu'il a aimé ou non, l'invention d'une suite ou d'une autre fin ; un dessin ; un objet fabriqué pour l'illustrer ; un exposé dans une autre langue ; un problème que le professeur devra résoudre et qui aura fait appel à une notion de mathématique, physique, chimie, technologie, géographie, sciences et vie de la terre ! Selon l'entourage familial, l'élève peut aussi raconter le livre, le lire à haute voix, le mettre en scène ou en pratique. Accès à l'information et application du « programme » délaissés par les décrocheurs au profit de l'accès à la connaissance et l'apprentissage par le divertissement !

Lire, ce n'est pas déchiffrer ni même seulement comprendre, c'est être attentif, se représenter ce qu'on lit, mettre en rapport avec ce qu'on sait déjà, se confronter avec ce qu'on ne connaît pas, c'est aussi expérimenter, démontrer, s'exercer.

Une école pour confinement, école par le livre, école pour tous réalisée par chacun ! Quel temps gagné pour acquérir savoir, autonomie et liberté de pensée ! Une utopie ?

Marie-Claude Delmas

3 juillet 2020
L'école est finie ! bonnes vacances !

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 28

Ah ! Le bon vieux temps, le temps du confinement !

Où est passé ce bon vieux temps ? le temps où Jean-Pierre Duquesne essayait d'organiser son immense bibliothèque (*Petit journal* n° 2), le temps où Claire Béchu-Benazet faisait le tour du monde tout en restant chez elle (*Petit journal* n° 18), le temps de revisiter la collection des milliers de cartes postales de Gabriel Thibon (*Petit journal* n° 19), etc. Bravo, le *Petit journal du confinement* qui nous tenait en haleine !

Finis ce temps-là. Le déconfinement est arrivé : grande libération pour tous, dit-on ! Pouvoir sortir à nouveau ! Revoir enfin du monde ! Profiter de la liberté retrouvée !

Mais le masque aussi est arrivé : le monde était changé.

Dans les rues de nouveau bourdonnantes et enfin repolluées on se croisait en hésitant : des yeux anonymes, sombres et comme cachés au-dessus des masques, vous épiaient, vous scrutaient, vous mesuraient, vous évitaient, vous étiez l'ennemi n°1. On se serait cru revenu au temps de notre bon roi Henri, où dans les étroites ruelles du vieux Paris, à la tombée de la nuit, on serrait de la main droite un poignard caché dans les plis de son pourpoint, quand on croisait on ne sait quelle ombre menaçante, dans l'encoignure glauque d'une sortie de coche.

Et dans les magasins c'était pire encore ! Chacun se distançait honteusement l'un de l'autre suivant des bandes au sol 1 m, 1,50 m jusqu'à 2 m même ! Sous prétexte que des petites bulles gavées de crachouillis et de pustules pleines de virus, suspendues dans les airs, pouvaient vous éclater au visage toutes griffes dehors !

Il n'y avait plus guère que dans le métro, aux heures de pointes, où l'on pouvait encore se frotter les uns aux autres sans vergogne.

Oui, ce bon vieux temps du confinement, je l'avoue, je le regrette un peu.

Parce que, pendant ce temps-là, je voyageais, moi aussi, en Égypte, en Crète, en Grèce, en Italie, et même en Sicile. J'étais dans l'Antiquité, à la recherche de la naissance de la géométrie. Lors de sa parution, de semaine en semaine, j'avais acheté la collection extraordinaire des génies mathématiques, éditée par *Le Monde - l'OBS*. À peine feuilleté, j'avais posé les quelques vingtaines de ces volumes dans un coin de bibliothèque réservé aux mathématiques, pour plus tard.

Peut-être à cause de ma formation d'architecte à l'École des beaux-arts, quai Malaquais, je me suis toujours intéressé à cette fameuse époque bénie des civilisations archaïques où quelques génies, tout seuls, découvraient ou inventaient les secrets des nombres et les clefs géométriques qui étaient censés gouverner le monde. Lors du confinement, et pour en avoir le cœur net, j'en ai repris la lecture.

Ma première station a été Milet en mer Egée, où j'ai rencontré Thalès (624-546 av. JC), et aussi son contemporain Anaximandre (610-546 av. JC) les chefs de file de l'école ionique et de la philosophie présocratique. Thalès m'expliqua comment il avait calculé la hauteur des pyramides

d'Égypte à partir de la longueur de leur ombre. Il me dit aussi un théorème de ses trouvailles : « tout angle inscrit dans un demi-cercle est un angle droit », et puis d'autres encore ! J'en étais bluffé, à son âge, 600 ans avant notre ère !

Et puis dès lors que j'étais sur place, rien ne m'empêchait de faire le tour de tous les copains pionniers de la pensée grecque de l'époque : Anaximène, Héraclite, Xénophane, Parménide, Zénon, Empédocle, Anaxagore, Démocrite... et d'autres encore que j'ai rencontré et qui, eux, m'ont demandé l'anonymat.

Et puis évidemment, finalement, je suis allé voir notre fameux Pythagore ! Il était encore à Samos, la ville rivale de Milet, et pas très loin en mer, un coup de barque m'y a emmené. Ce fut la première fois que l'on me servit à bord des sardines grillées, comme à Marseille ! Fort de ses voyages initiatiques et de ses études, Pythagore (570-490 av. JC) avait fondé à Samos une petite école de philosophie qu'on appelait l'Hémicycle. Ce qu'il me raconta alors de sa pensée du monde me laissa pantois ! Le cosmos était gouverné par les nombres, la terre était une sphère (déjà, plus de 1 000 ans avant Galilée), et les âmes qui s'y trouvaient étaient immortelles. Elles se réfugiaient dans les étoiles du firmament, quitte à revenir sur terre un jour pour se réincarner, y faire le bien et mériter ainsi le bonheur éternel sur la Lune ou le Soleil. Idée que reprendra plus-tard Platon, et puis bien d'autres prophètes connus.

Samos était alors gouvernée par le tyran Polycrate que j'ai eu l'occasion d'apercevoir un jour, fier comme un petit banc, lors d'un défilé de ses troupes multicolores. Pythagore qui ne l'appréciait guère, devenu persona non grata, fut obligé de s'enfuir. Il choisit d'installer sa nouvelle école dans la ville de Crotona en Italie, colonie grecque à l'époque, où un de ses successeurs les plus connus, Philolaos (470-385 av. JC), fonda la fameuse secte des Pythagoriciens. C'est lui qui m'a fait découvrir les balbutiements de la géométrie de l'époque, et notamment la démonstration graphique du fameux théorème dit de Pythagore : $a^2 + b^2 = c^2$, que l'on enseigne encore dans nos écoles plus de 2500 ans après. Un piquet fiché dans le sable, une corde et une règle (en fait, un bâton taillé bien droit) faisaient l'affaire. En me réveillant brusquement dans mon VI^e, toujours confiné, mon sang n'a fait qu'un tour. Je disposais d'outils informatiques sublimes qui pouvaient se substituer à ces engins primitifs et retrouver ainsi et rapidement le plaisir extrême de reconstituer en dessin l'essence de ces antiques découvertes mathématiques.

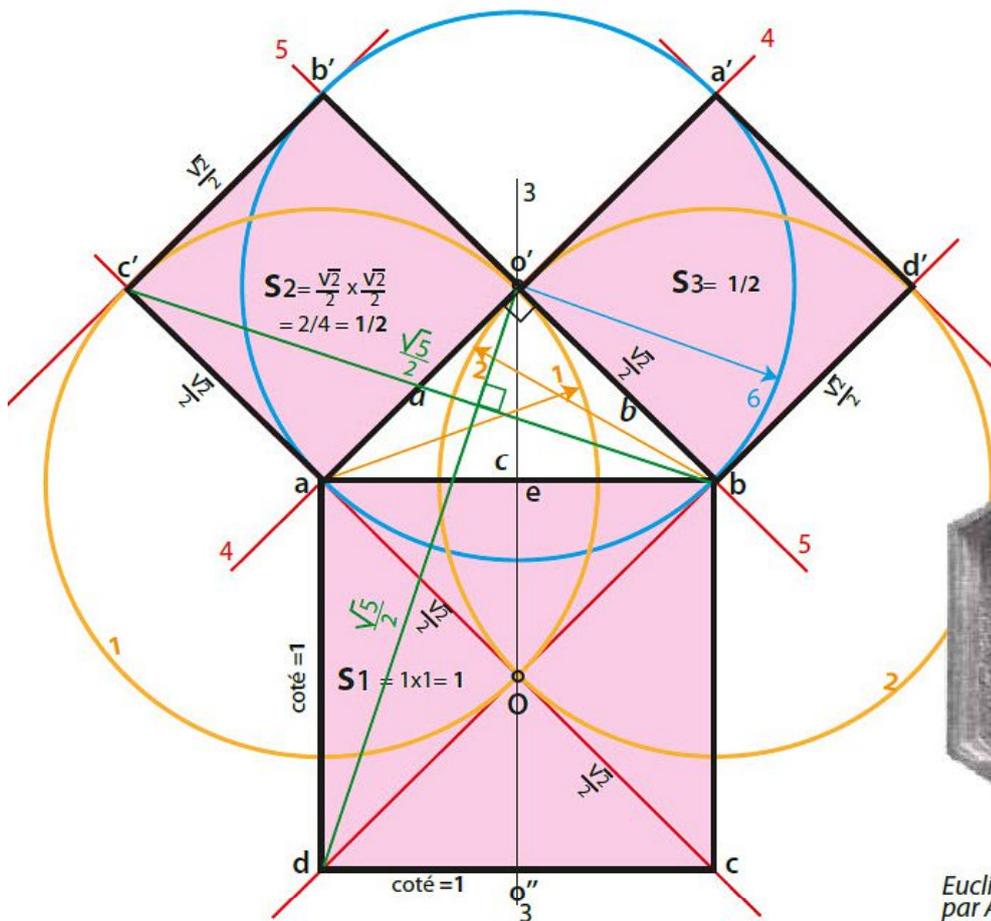
Voici donc deux de ces graphiques réalisés en DAO, illustrant la démonstration géométrique du théorème de Pythagore, et le moyen de les réaliser avec la règle et le compas seuls, comme il était d'usage alors dans nos écoles d'art depuis la Renaissance.

Michel Hennuyer

27 juin 2020

GEOMETRIE

Pythagore Corollaires du théorème $a^2 + b^2 = c^2$, démonstration géométrique



Euclide au travail, relief réalisé par Andréas Pisano - XIV^{ème} siècle musée El Duomo à Florence.

Théorème dit de Pythagore de Samos (570-490 av JC.), repris par Euclide d'Alexandrie (325-265 av JC.) dans les « éléments » : proposition 47 du premier de ses 13 livres, et replacée dans la comparaison géométrique des aires, comme démonstration du célèbre théorème dont l'auteur serait plutôt un disciple de Pythagore, Philolaos, dans le cadre de l'école de Crotonne, colonie grecque d'Italie, siège de la secte Pythagoricienne, fondée par le maître.

exemple 1 à partir d'un triangle rectangle isocèle dont l'hypoténuse est le côté ab d'un carré abcd

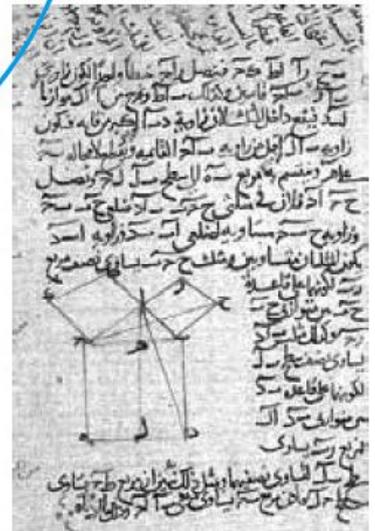
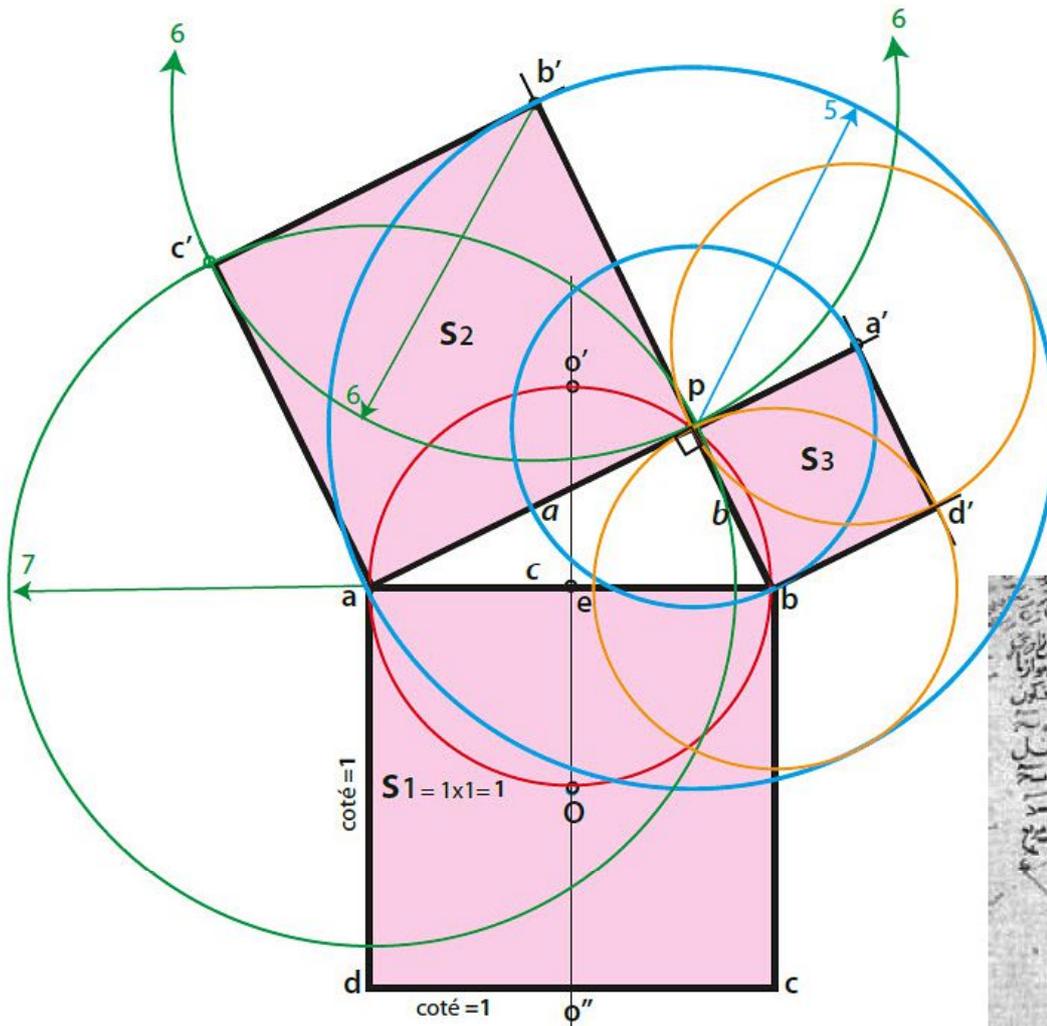
Le carré **abcd** (nommé **S1** sur la figure) étant considéré comme tracé ainsi que ses diagonales, admettons pour la démonstration que son côté soit égal à 1 (une unité), ses 2 diagonales se recoupent au centre du carré en **O**, et leur longueur respective fait $\sqrt{2}$, puisque suivant le théorème, leur carré est égal à la somme des carrés des 2 cotés, soit $1 \times 1 + 1 \times 1 = 2$

- 1 Tracer un cercle 1 de centre **a** et de rayon **aO**.
- 2 Tracer un cercle 2 de centre **b** et de rayon **bO**.
Ces 2 cercles se recoupent au point **o'** et coupent aussi les diagonales prolongées **Oa** et **Ob** en **c'** et **d'**.
ao' et **ac'** sont les 2 cotés d'un carré **S2** dont le côté est égal à la 1/2 diagonale du carré primitif, soit : $\frac{\sqrt{2}}{2}$
bo' et **bd'** sont les 2 cotés d'un autre carré **S3**, égal à **S2**.
- 3 En traçant avec la règle le segment **o'O**, on coupe le côté **ab** en **e**, qui est son milieu.
- 4 et 5 On trace à la règle les segments **ao'** et **bo'** que l'on prolonge également,
- 6 A partir de **o'** comme centre, on trace un cercle de diamètre **o'a** (qui passe aussi par **b**), ce cercle recoupe **ao'** prolongé en **a'** et **bo'** prolongé en **b'** qui sont respectivement les 4^{èmes} points des carrés **S2** et **S3** dont les cotés sont égaux à la moitié de la diagonale du carré d'origine **abcd**, soit $\frac{\sqrt{2}}{2}$, comme dit plus haut.
La surface de chacun de ces nouveaux carrés **S2** et **S3** est de $\frac{\sqrt{2}}{2} \times \frac{\sqrt{2}}{2}$, soit 2/4 donc 1/2, et leur somme est donc de 1, à savoir, égale à la surface du carré d'origine **S1**.
On peut aussi démontrer que les segments qui relient **do'** et **bc'** sont égaux et font chacun $\sqrt{5}/2$, et en plus, qu'ils se croisent à angle droit : qui relève le défi ?

Dessin à réaliser uniquement à la REGLE et au COMPAS (suivant l'art de la géométrie classique). La règle n'étant pas graduée et le compas est censé ne pas conserver son rayon si la pointe change de point, donc, comme à l'ancienne : pas de report de distances avec le compas pointe-sèche. Ici dessin reconstitué suivant ces principes avec le logiciel DAO «Illustrator».

GEOMETRIE

Pythagore Corollaires du théorème $a^2 + b^2 = c^2$, démonstration géométrique



Manuscrit arabe
du XIII^{ème} siècle
British Library,
Londres

exemple 2 à partir d'un triangle rectangle quelconque dont l'hypoténuse est le côté ab d'un carré abcd
Le même carré abcd étant tracé, avec ses côtés égaux à 1 (une unité),

- 1, 2, 3 Procéder comme l'exercice précédent jusqu'à obtenir le point e, milieu du côté ab.
- 4 Tracer le cercle de centre e et de rayon ea.
Ce cercle est le lieu géométrique des points qui forment des triangles rectangles dont l'hypoténuse est ab. (suivant la découverte de Thalès de Milet).
Prenons un point p quelconque sur ce cercle e, pa et pb seront les côtés a et b de 2 carrés: S2 et S3.
- 5 Pour construire le carré S2, on trace le cercle de centre p et de rayon pa. Ce cercle recoupe la droite prolongée bp du rectangle en b' qui devient un troisième point du carré S2.
- 6 et 7 Pour obtenir le quatrième point de ce carré, il suffit de tracer les 2 cercles suivants :
Un cercle de centre b' et de rayon b'p et un cercle de centre a et de rayon ap,
Ces 2 cercles se recoupent en c' qui est le quatrième point du carré S2.
On obtient le carré S3 en procédant de la même façon, en commençant par b.
La surface de S2 est a^2 et celle de S3 est b^2 . La surface de S1 est de c^2 .
Or comme d'après le théorème de Pythagore $a^2 + b^2 = c^2$, les surfaces additionnées des carrés S2 et S3 sont donc égales à la surface du carré S1, quel qu'ait d'ailleurs le point p choisi sur le cercle d'origine de centre e, qui est le lieu géométrique de tous les rectangles ayant la même hypoténuse ab.

Dessin à réaliser uniquement à la REGLE et au COMPAS (suivant l'art de la géométrie classique).
La règle n'étant pas graduée et le compas est censé ne pas conserver son rayon si la pointe change de point, donc, comme à l'ancienne : pas de report de distances avec le compas pointe-sèche.
Ça dessin reconstitué suivant ces principes avec le logiciel DAO «Illustrator».

Pythagore, savant, plutôt maître à penser, n'a pas laissé d'écrits mais une doctrine.
Les écrits de l'école Pythagoricienne de Samos ont disparus, comme ceux d'Euclide d'ailleurs.
Les textes qui nous sont parvenus ont été reconstruits à partir de commentaires d'auteurs ultérieurs notamment de codex byzantins et de traductions latines et arabes.
références : Pythagore, collection Génies Mathématiques - Le Monde L'Obs.



PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 29

Mes confinements

Reconnaissons le caractère unique du confinement que nous vivons actuellement car il concerne l'ensemble de la population mondiale. Quant à la liberté d'aller et venir, restreinte par la loi d'exception sanitaire, ce sont les autorités qui sont chargées de la faire respecter pour veiller au bon fonctionnement de notre vie en société.

Avec un regard rétrospectif – comme il sied pour un membre d'une société historique – je me propose d'illustrer modestement quelques variantes de confinement que j'ai personnellement vécues.

1. Mon premier confinement.

Nous sommes en novembre 1944 dans un village de 2 000 âmes situé le long de la route nationale 3, pas très loin de ce qui était antérieurement une frontière avec l'Allemagne. La partie de l'axe routier traversant le village avait été baptisée quatre ans plus tôt « Adolf Hitler Strasse ».

L'armée commandée par le général Patton s'était arrêtée au haut des collines qui dominent la cuvette dans laquelle se blottit le village. Le général américain fait dire au maire de faire de telle sorte qu'aucun des habitants ne se trouve dans les rues. Dans le même temps, il chargeait le maire de faire savoir aux soldats allemands occupant la caserne construite dans les années trente pour les gardes mobiles français, qu'ils avaient un certain nombre de jours pour se retirer sans combattre.

Il fallait rester dans les maisons. C'est alors que je découvris la grande porte au fond de la cour qui cachait une immense cave creusée dans le grès. Elle fut rapidement remplie de matelas apportés par des parents, amis et voisins. Une quinzaine de personnes s'y sont recroquevillées.

Âgé de deux ans et huit mois, je m'étais réjoui à l'arrivée de mon frère quelques semaines auparavant : il allait mobiliser l'attention de ma mère et – *nolens volens* – me laisser développer mon sens de l'initiative. Le joyeux désordre apporté par les improvisations ne pouvait que favoriser ma recherche de l'autonomie. En conséquence je n'étais jamais où on pensait me trouver. Je me suis fait sévèrement gronder lorsqu'un jour, allongé derrière la porte cochère, fasciné par l'incendie de la *Kommandantur* qui se trouvait juste en face de notre maison. Car les Américains avaient voulu donner un avertissement et faire savoir qu'ils visaient juste. Finalement le village fut libéré sans combat : les soldats allemands laissèrent la caserne aux Américains. Et c'est ainsi que j'ai appris mon premier mot d'anglais : *chewing-gum*.

2. Des micro-confinements

J'ai eu affaire à diverses autorités légitimement fondées à me priver, de manière très limitée dans le temps, de ma liberté d'aller et de venir. Je me contenterai de les énumérer sans grands développements pour ne pas transformer une évocation en une étude détaillée du pourquoi et du comment.

En 1966 au mois de février, au service militaire. Une nuit passée « au trou » très adapté pour abriter la douzaine de trublions qui avaient fêté intempestivement mais aussi bruyamment leur prochaine réaffectation !

En 1973 le 20 mai, à l'hôpital Édouard-Herriot à Lyon. Coma provoqué par un accident de la route dû au mauvais comportement d'un chauffard. L'immobilisation prit fin huit jours plus tard lorsque je parvins à prononcer la fameuse phrase inoubliable : « Où suis-je ? ».

En 1983 en été, une enquête de police. Quatre heures dans le sous-sol d'un commissariat, sans cravate ni ceinture ni même chaussures. Un coup de fil du préfet du département est venu libérer l'honnête professionnel de la banque ainsi maltraité.

3. L'auto-confinement

À l'achèvement de la série de trente-cinq séances de radiothérapie destinées à vaincre un cancer, j'ai appris que la remise en place des organes chahutés par le traitement allait s'étaler sur un an environ et n'allait pas faciliter (euphémisme) ma vie sociale. Nous sommes le 29 novembre 2019. Je décide donc ce jour-là de m'auto-confiner et de ne m'accorder qu'une sortie par jour pour l'achat du journal et, une fois par semaine, pour le ravitaillement. Comment imaginer que quelques semaines plus tard le monde entier allait devoir se confiner sur ordre gouvernemental ?

Je dois préciser que l'inactivité n'est pas ma tasse de thé. C'est pourquoi je me fixe de combler une ancienne lacune littéraire en lisant les romans et nouvelles que Balzac a appelés *La Comédie humaine* : cent ouvrages répartis sur environ 12 500 pages et rangés en 24 volumes. Voilà de quoi rendre l'année 2020 inoubliable !

4. « Le confinement »

J'étais plus que prêt le 17 mars 2020 ! Pour moi donc peu de nouveautés, trois cependant :

D'abord trouver des masques. Le problème fut résolu par ma voisine anglaise qui me procura des masques fabriqués en Chine avant que la mairie du VI^e ne propose un masque en tissu gratuit pour les citoyens de l'arrondissement âgés de plus de soixante-quinze ans. Le complément fut réalisé par ma fille qui a pu en vendre dans son commerce.

Seconde préoccupation, apporter la preuve que je n'avais pas attrapé le coronavirus. Pour ce faire je n'ai pas quitté mon appartement entre le 26 mars et le 14 avril allant jusqu'à sacrifier la lecture quotidienne du journal et j'ai profité de l'aimable proposition de mes voisines de faire mes courses. Ainsi pas de contact avec le microbe qui s'est trouvé, le cas échéant, noyé sous des flots de lotion hydroalcoolique. Mon médecin traitant, en mesurant mon taux d'oxygénation du sang, a pu vérifier que mes poumons fonctionnaient normalement : je n'avais pas le virus !

La troisième préoccupation, me substituer à ma femme de ménage. De son propre aveu, j'y suis très bien arrivé pendant les deux mois où elle a été confinée chez elle !

La fin du confinement pour les citoyens-consommateurs me remet dans la situation antérieure car l'année de récupération n'est qu'à moitié écoulée. Pour moi, il s'agit donc de continuer le combat et de maintenir l'auto-confinement.

Alexandre Thommes

1^{er} juillet 2020

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 30

Ouvrières essentielles, les abeilles du jardin du Luxembourg

Le printemps, avec ses explosions de floraisons et ses promesses de récolte, est une période chère aux apiculteurs. Au jardin du Luxembourg, qui abrite un rucher école depuis 1856, la saison a été singulièrement magnifique cette année : un enchantement de fleurs et d'arbres majestueux fleurissait insolemment alors que chacun devait rester chez soi. La pureté du ciel contrastait avec la réalité si lourde. Les abeilles, elles, n'avaient cure du confinement, occupées à sortir de leur hivernage et à travailler sans relâche car la Nature souveraine n'attendrait pas. Il leur fallait construire les rayons de cire, élever les jeunes, butiner le nectar, rapporter le pollen, stocker le miel. Dans le temps arrêté, un mois, deux mois, suspendu entre les annonces quotidiennes et les dates martelées en mantra, le calendrier apicole a posé d'autres repères, bienvenus, bénéfiques. Au fil des jours, simplement.

Carnet de voyage immobile.

21 mars

Nous sommes deux à être autorisés à franchir la porte Vavin. 23 ruches à suivre, ça occupe. Les gardes nous font entrer et nous voilà dans ce jardin tant arpenté qui nous semble curieusement différent, un peu comme une terre inexplorée, un territoire ancien et nouveau à la fois. Le lieu nous est pourtant familier. Intervenants bénévoles de la SCA (Société centrale d'apiculture) et responsables des cours pratiques d'apiculture qui se déroulent dans ce rucher historique, nous sommes en terrain connu. Mais quel calme ! Pas de passants, pas de public, pas de klaxons têtus dans la rue d'Assas ni de voitures remontant la rue Guynemer. Les objets et signes de la vie "d'avant" - chaises, balançoires, bateaux miniatures, théâtre de Guignol - sont arrêtés, immobiles. La vie est là pourtant, qui tremble sous les arbres, dans les pelouses. Tout bouge, les feuillages, les branches, un oiseau ici, des abeilles là. Le rucher s'éveille, l'hiver est bien fini.

24 mars

Le passage de l'hiver au printemps se fait parfois en sourdine, on devine plus que l'on ne constate encore l'explosion de force qui accompagne la sève montante des plantes, les insectes qui s'animent.

Au rucher, aider les colonies à sortir de l'hivernage c'est enlever les partitions installées pour la saison froide, accompagner la progression de chaque ruche, repérer les situations singulières et passionnantes, intervenir (ou pas) avec une pointe de regret « Ah ! si les auditeurs pouvaient voir ce qu'on voit ! ».

Il fait encore un peu frais mais grand beau. Nous installons de grandes planches sur des tréteaux pour travailler dehors à la préparation des cadres de cire, au beau milieu du rucher. Protégés par un masque sous le voile de nos tenues, nous gardons nos distances de sécurité, nos gestes barrières devenus une seconde nature. Le moment est délicieux de concentration et d'anticipation joyeuse. Sous un soleil éclatant et dans la paix du jardin nous préparons une centaine de cadres destinés à accompagner la progression exponentielle des populations. Certaines colonies ont pris de l'avance dans un élan de déconfinement (*sic*) irrépessible, les mâles sont déjà en grand nombre, la saison a bien démarré et on ne l'arrête plus. La puissance de la nature explose sans entraves.

4 avril

Il fait toujours aussi beau, et le thermomètre affiche quelques degrés de plus. L'enthousiasme nous gagne, et nous joignons l'esthétique à la pratique.



Quelle que soit la saison, le rucher est toujours élégant, et les ruches sagement rangées en cercle ont fière allure, avec ces toits hexagonaux qui sont leur signature unique et reconnaissable dans le monde entier. Mais sortir de l'hiver sous des arbres qui abritent de nombreux oiseaux présente quelques inconvénients. Tout passe donc à la grande lessive aujourd'hui, des toits souillés aux tiroirs d'hivernage. La valve qui fuit au robinet laisse échapper des nappes d'eau, un oiseau se baigne dans la piscine ainsi offerte, les abeilles tracent leur vol dans le soleil oblique, le rucher a des airs paradisiaques.

Un peu plus loin, dans les aires de jeux, pas un cri, pas un rire. À côté des terrains de pétanque désertés, des dizaines de chaises savamment empilées forment une structure géométrique hypnotique. Ailleurs, un banc est en conversation avec des chaises esseulées.



17 heures, c'est l'heure de quitter le jardin. La porte Vavin se referme sur nous, dans la rue on entendrait une mouche voler.

11 avril

Nos heures de travail sont accompagnées par le seul bourdonnement des abeilles et les chants des oiseaux, sonores et joyeux dans le silence spectaculaire de la ville. Les ruches se remplissent vite, les reines pondent et les butineuses sont à la tâche sans répit.

Être apiculteur, c'est observer les arbres, naturellement. Cette année, les marronniers si remarquables du jardin ont une floraison abondante et glorieuse, à l'instar de toute la nature en ce printemps inédit. Leurs branches lourdes sont pleines de promesses et les abeilles l'ont bien compris.

Les colonies ont un mois d'avance, nous posons les premières hausses.

12 avril, weekend de Pâques

Un mois s'est écoulé, quatre nouvelles semaines se profilent, une date est lancée, 11 mai ? on doute, on espère, les annonces se contredisent. Il fait toujours très beau.

Les cloches de Saint-Sulpice sonnent en une ronde de notes claires. Les enfumoirs font de jolies volutes qui montent et s'échappent à contre-jour dans la chaleur de midi. Un garde passe nous rendre visite, prudemment.



Au rucher les hausses commencent à monter, nous préparons de nouveaux cadres et divisons les colonies les plus fortes pour qu'elles n'essaient pas. Le jardin du Luxembourg bruisse, on entend frissonner les feuillages en un grand soupir chaud.

25 avril

Le rucher semble marquer une pause dans son développement, et ce malgré une météo exceptionnelle. Les abeilles choisissent de remplir à bloc leurs corps de ruches, négligeant pour l'instant les hausses installées. L'apiculteur propose, l'abeille dispose. Patience, donc.

Discrets, les jardiniers travaillent. La preuve ? Le parterre de fleurs autour de la statue *Joies de la famille* est un festival de couleurs époustouflantes.

17 heures. Avant de sortir, nous passons quelques minutes près de la porte Vavin, les yeux levés vers « l'arbre aux mouchoirs » dont les larges fleurs blanches, somptueuses et délicates, longues comme la paume de nos mains, ont constellé le sol. Une vraie récompense.

27 avril,

Après 41 jours sans une goutte d'eau....
Vive la pluie !

2 mai

Les abeilles continuent de défiler, lourdes de pollen. Malgré la météo un peu capricieuse, elles font un ballet ininterrompu entre les minuscules fleurs qui parsèment la pelouse voisine et les planches de vol où elles se posent. Festin garanti. On les retrouve sur la fontaine, elles cherchent l'eau.

8 mai, célébration de l'Armistice

La journée de travail au rucher est longue. Nous prenons un moment pour savourer un fruit, un morceau de pain, une grande rasade d'eau assis côte à côte. Nos yeux suivent les allées de

platanes, s'accrochent à un arbre solitaire, repèrent un oiseau, l'hôtel à insectes, le verger qui pousse, lui aussi. La nature n'attend vraiment pas.

Dans les espaces dégagés aux intersections des allées se dessinent au sol des puzzles de lumière et d'ombre que pas un pied ne dérange, le soleil tape fort et la clarté rasante de l'hiver est oubliée. Les feuillages sont imposants, offrant une déclinaison généreuse de verts - du sombre au jaune et même au bleu.

Fin de journée au pavillon Davioud : quelques marches en pierre à descendre et nous goûtons la fraîcheur assurée au sous-sol, débarrassés de nos combinaisons et gants.



11 mai, on déconfiner ?

Les signes ne trompent pas, le jardin se prépare pour les futurs visiteurs que l'on devine impatients. Les pelouses ont été tondues, sur le parterre une bâche protectrice annonce les jeunes plantations, de nouvelles splendeurs. Le Luxembourg est plein de surprises.

Le rucher s'enorgueillit de hausses prometteuses sur presque toutes ses colonies. Il s'est agrandi, augmenté d'une « nursery » temporaire. Les divisions des colonies très populeuses forment maintenant un deuxième cercle à l'intérieur du premier, voici la génération 2020, les divisions du confinement, les souveraines de la saison 2021, déjà.

Plus tard nous entendrons « ah ! les abeilles ont aimé le confinement ! » Nous acquiescerons. Aux interlocuteurs curieux, nous ajouterons qu'avec elles c'est toute la nature qui aura aimé ce printemps étonnant, dont nous retiendrons les 41 jours de soleil sans une goutte d'eau, puis l'arrivée de la pluie bienvenue, et les saints de glace...glacés... le vent qui pince, les colonies qui résistent à deux semaines très frisquettes.

On attend maintenant le tilleul, miellée royale des abeilles parisiennes.

Et les tilleuls arrivent.

En floraison majestueuse, sous le soleil revenu. L'air de Paris est embaumé de leur parfum mentholé, les butineuses ne perdent pas une minute, rapportent le nectar dans une activité quasi frénétique. Leur hâte est si grande que les pelotes de pollen qu'elles transportent finissent parfois sous la ruche, en un tapis jaune éclatant.

Les parcs et jardins restent fermés au public. Situation inchangée au rucher, deux apiculteurs seulement dans ce rucher-école que l'œil repère de loin d'ordinaire, arrêté par les nombreuses silhouettes blanches des intervenants et auditeurs de l'année. Chaque mercredi et samedi de la saison, les promeneurs reconnaissent les barrières protectrices et font un sage détour. Pas cette année. Nous continuons à travailler seuls dans l'espace sans barrières mais clos aux visiteurs.

21 mai - 23 mai, Ascension

Le nectar de tilleul rentre abondamment alors que la ponte des reines s'accélère. Certaines colonies gagnent un cadre de couvain supplémentaire (soit près de 8 000 abeilles) en 4 jours, l'heure est à l'expansion : Les ruches s'élèvent, hausse après hausse, dressant leurs toits bien au-dessus des buissons et barrières.

30 mai - 31 mai, Pentecôte. Le jardin est ouvert.

Le Luco a ouvert ses portes et nous, nous avons remis les barrières.

Joie des passants, sentiment de libération, rappel des consignes de sécurité à ceux qui les auraient oubliées et aimeraient passer outre, la voie de la liberté passe par la sécurité de chacun, discours souvent entendu, ces mois-ci.

Fonds sonore : on entend des rires, les coups de sifflet des gardiens, les cloches de Notre-Dame-des-Champs qui carillonnent.

Au rucher se joue un ballet bien réglé, en gestes répétés : enlever le toit hexagonal, ouvrir la ruche, prendre la mesure de la colonie, lui donner de la place, la diviser peut-être, refermer, remettre le toit. Les heures passent à grande vitesse, la journée est longue, le jardin ferme tard désormais. Nous travaillons sous les yeux du public maintenu à distance, non sans peine parfois. Les plus téméraires ont cependant vite compris que les abeilles, déconfinées par nature, avaient bien l'intention de garder jalousement leur territoire.



4 et 5 juin

Journées de grand ménage. Une équipe (enfin) élargie entreprend un nettoyage général du rucher et de la miellerie, courette comprise. Tout le matériel est lavé à grande eau, revu. La récolte se profile, nous sommes prêts.

13 juin

Un appel des gardes : un essaim est parti se poser sur le petit conifère que tous les apiculteurs du rucher connaissent bien - une des destinations dédiées qu'affectionnent les voyageuses. Capturé sous l'œil des visiteurs (nous sommes vraiment redevenus visibles !) il rejoint la « nursery » bien occupée du deuxième cercle. Mais pas d'inquiétude, la crise du logement n'aura pas lieu. À cette époque la production ralentit déjà. Les grandes miellées sont passées.

27 juin, récolte

Samedi matin, huit heures. Les abeilles sont dynamiques, un orage violent a éclaté dans la nuit. Le jardin est lavé, silencieux. L'affaire est bien rodée, deux équipes, l'une au rucher, l'autre dans la miellerie du Pavillon Davioud, se partagent les tâches comme à l'accoutumée. Cette année, s'ajoute à notre souci permanent de sécurité du public celui de conserver les gestes barrières et les masques sur nos visages. Qu'à cela ne tienne ! La journée n'en sera pas moins belle.



Les conversations s'animent autour des maturateurs remplis d'un miel parfumé. Histoires d'apiculteurs, rires. Comme toujours. Le printemps 2020 est tout juste derrière nous et pourtant nous commençons à évoquer l'automne et l'hivernage qui suivra. Le calendrier apicole impose ses repères, la nature fait loi et c'est bien ainsi. Malgré le sentiment que nous avons d'avoir vécu une saison inouïe dont nous partageons les souvenirs émouvants, quelque chose en nous pense déjà au printemps prochain.

Marie-Laure Legroux et Pierre Tchelitcheff
Responsables des cours pratiques
au rucher du jardin du Luxembourg, SCA

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 31

Les vacances de monsieur Virus

Le tout-puissant monsieur Virus ayant opéré une stratégie de repli, nous en avons profité, comme des millions de nos compatriotes, pour prendre nos quartiers d'été. Ils se situent dans une station balnéaire réputée de la côte atlantique dont je ne vanterai pas les mérites pour éviter d'y attirer une cohue préjudiciable à notre tranquillité. Nous bouclons les valises, dans lesquelles je fourre un tas de livres tirés de nos bibliothèques. J'en profite pour signaler à ceux (il peut s'en trouver) que cela intéresse, que je les ai finalement laissées (mes bibliothèques) dans l'état de désordre qui, vous vous souvenez peut-être, m'avait tant tracassé au début du confinement. Sage décision, qui m'a permis de retrouver du premier coup ceux que je cherchais. La voiture ainsi lestée du nécessaire et plus encore du superflu, nous voici lancés sur la belle autoroute des vacances en direction de l'océan et de la liberté retrouvée. Mais le génie français ne connaît pas de limites et, au pays de Descartes, bien des surprises nous attendent.

De nature prudente, voire inquiète, je veille à compléter régulièrement le contenu de mon réservoir à essence et, bien que sachant pouvoir faire le trajet sans m'arrêter, je coupe toujours le voyage d'une halte à mi-parcours pour faire le plein. La station est équipée de pompes en libre-service. C'est commode, plus de queue à la caisse. Je cherche des gants de protection. Point de gants, ou plus exactement un distributeur vide. Je me mets en quête du distributeur de gel hydroalcoolique, rien de tel alentour. Aurais-je manqué un chapitre dans les recommandations officielles ? Je me résous à saisir la poignée de la pompe adaptée à mon type de motorisation (ayant tardé à passer au diesel, je me retrouve, sans l'avoir cherché, à la presque pointe de l'éco-attitude). Heureusement la grasse couche de carburant qui la recouvre me semble valoir tous les désinfectants homologués par les quatre ou cinq institutions nationales et internationales incontournables en la matière.

Bien que nous étant levés tôt, mon scrupuleux respect des limitations de vitesse nous a amenés à cette halte à l'heure précise où l'appétit arrive lui aussi. Vu que j'ai été doublé par 99% des véhicules, nous craignons de trouver les comptoirs déjà vidés par tous ces conducteurs si pressés. Mais non. Par le miracle de la décongélation, le « Parisien » abonde sur le présentoir. Ici tout va bien, distanciation, port du masque, gel à tout-va, etc., etc., le virus n'a qu'à bien se tenir.

Quelques heures plus tard, nous voici arrivés à bon port. Le soleil boude, le vent non. L'usage veut (enfin, « notre » usage) que nous dînions le premier soir dans la brasserie bien connue où se retrouvent depuis des décennies les habitués, locaux ou estivants réguliers. « Votre masque, s'il vous plaît, madame, monsieur ». Grave erreur, nous ne nous en sommes pas munis. Un masque, pour manger au restaurant, n'est-ce pas ... Grand seigneur, le maître d'hôtel (ou plutôt faisant fonction de) nous en tend deux, non sans préciser avec délicatesse le prix d'achat du précieux accessoire, dont la modicité, ajoute-t-il avec la même délicatesse, lui permet de nous l'offrir. Nous entrons, nous parcourons les deux mètres qui séparent la porte de la table, nous prenons place et, ô délivrance ! nous sommes autorisés à retirer le précieux écran. Nous sommes rassurés et, d'une certaine manière, assez fiers : pendant deux mètres, nous avons tenu à distance le microbe. Je n'ai pas osé demander si la table avait été désinfectée avant notre arrivée, ni les sièges, ni, ni, ni ... Je n'ai pas osé non plus demander à aller jeter un œil dans les cuisines... Il faut savoir faire confiance, n'est-ce pas ?

Quand on s'installe, évidemment, le réfrigérateur est vide et les placards itou ou peu s'en faut. Le lendemain matin, encore un de « nos » usages, nous filons au marché, qui se tient sous de superbes halles refaites à neuf il y a quelques années. D'ordinaire, l'été, c'est une joyeuse pagaille. Et un lieu d'observation privilégié pour qui s'intéresse un tant soit peu à son prochain. On repère bientôt ceux qui n'ont guère l'habitude de faire eux-mêmes leurs courses, qui n'ont aucune notion des quantités, qui

s'enquière du temps de cuisson des moules, des langoustines, des bigorneaux, qui pour un peu demanderaient si l'on mange les huîtres avec ou sans leurs coquilles. Ou ceux qui savent tout sur tout sans avoir jamais rien n'appris sur rien et qui tiennent à le faire savoir à qui veut les entendre. Cette année, le port du masque, obligatoire, nuit à leur numéro.

Les étals des fruits et légumes sont étrangement cernés de ces élégantes barrières métalliques qui, en d'autres temps et autres lieux, servent à maintenir à bonne distance des personnalités les foules, enthousiastes ou menaçantes. Tomates, salades, fraises ou abricots seraient-ils devenus dangereux, ou plus fragiles ? Se seraient-ils plaints aux édiles de s'être trop fait tâter, palper, retourner ? Les braves commerçants craignent-ils une recrudescence des vols de la part de citoyens avides de nourriture saine après deux mois de supérettes ? Nenni ! Il s'agit tout simplement d'éviter le contact de la main saine avec la peau du melon contaminé, à moins que ce soit l'inverse (en ces temps compliqués, on finit par douter). Alors, de masque à masque, on essaie de se faire comprendre de part et d'autre de la barrière anti-manifestation : d'un côté le nombre et le poids, de l'autre le prix. Les médecins locaux signalent, paraît-il, une recrudescence des cas d'élongation des membres supérieurs, tendus au-delà de leurs limites pour saisir les marchandises et la monnaie. Et que dire du terminal de paiement par carte bancaire qu'il ne faut surtout pas toucher (même problématique que celle évoquée ci-dessus concernant la main et le melon) mais dont aucun manuel pratique n'a encore réussi à expliquer le fonctionnement à distance ? Alors on prend sur soi, on fait preuve d'audace, on se penche bien au-delà de la limite autorisée, on affronte la machine infernale, on appuie sur les cinq touches fatidiques (si, comptez, il y en a bien cinq), on retient son souffle en s'emparant du ticket que le commerçant sectionne du bout des doigts, et on s'éloigne dignement pour gagner l'étal suivant où tout va recommencer. Il n'y a que le carré des poissonniers qui ait gardé son allant d'antan. À qui en effet viendrait l'idée saugrenue de tâter, palper, retourner le merlu dégoulinant de glace pilée, la sole gluante, le grondin muni de ses nageoires épineuses, les crabes baveurs et menaçants ?

Tout le monde, je l'ai dit, se protège sous les halles. Le boucher, d'habitude aussi gai qu'un bovidé entrant à l'abattoir, arbore un masque barré d'un large sourire de clown. Un psy y verrait peut-être le signe d'une préférence, en guise de dessert, pour une célèbre marque de crème de fromage, ce qui, pour un boucher, serait un comble. Le charcutier a poussé le souci de protection sanitaire jusqu'à équiper d'un masque chirurgical le petit cochon en bois qui fait le bonheur des enfants au pied de son stand. Mais la palme revient à ce marchand de fruits et légumes qui, témoignant d'un don exceptionnel pour l'anticipation, exerce depuis longtemps son honnête commerce sous l'enseigne *Le concombre masqué*. Il mériterait une médaille.

Détails que tout cela, me direz-vous, et vous n'auriez pas tort. La saison pourtant ne ressemblera pas aux précédentes. Annulées les manifestations qui pendant deux mois ponctuent la vie de la station. Oubliés les feux d'artifice du 14-Juillet et du 15 août drainant sur le front de mer des milliers d'estivants. Décommandés les traditionnels concerts de jazz du vendredi soir sur la grand-place avec leurs habitués tassés côte à côte sur leurs petits pliants ou esquissant un pas de rock sur le pavé. Pas de rencontres littéraires cette année. Reportées à nul ne sait quand les compétitions locales, régionales, nationales ou même internationales de *kite-surf*, de *beach-volley*, de *jumping* équestre. Renvoyées au rang d'heureux souvenirs les soirées de cinéma sur la plage où les spectateurs masochistes grelottent gaiement sous les étoiles, le séant gelé sur le sable glacé. Fini le concours d'élégance avec son défilé de vieilles voitures, fini le grand pardon de fin août. Sans parler des journées commerciales pendant lesquelles on a du mal à se frayer un chemin parmi la foule attirée comme par des centaines d'aimants vers les étals débordant de marchandises en tous genres.

Là où il se terre pour le moment, le petit virus peut bien s'amuser. Il ignore probablement que chez l'homme l'appétit de vivre l'emportera toujours. Alors, si d'aventure je me réveille un matin l'esprit chagrin, je sais ce que je ferai : j'irai aux halles dire un petit bonjour au joli cochon masqué du charcutier dont l'enseigne vaut tous les sourires : *L'Art des Choix !*

Jean-Pierre Duquesne

3 juillet

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 32

Un autre confinement, le siège de Paris 1870-1871

Jeudi 29 septembre 1870. La viande commence à manquer. Les queues s'allongent devant les boucheries.

Lundi 10 octobre. La viande est rationnée : une livre par personne pour 5 jours.

Lundi 24 octobre. Ne parvenant plus à nourrir ses animaux le Jardin des Plantes s'en sépare. La boucherie anglaise du boulevard Haussmann écoule zèbres, rennes, buffles et antilopes sous l'étiquette « viande de fantaisie ».

Dimanche 30 octobre. Les boucheries municipales n'ayant plus de viande ne distribuent plus que de la graisse animale fondue, le suif.

Jeudi 10 novembre. Un boucher de Rochechouart met à vendre des chiens, des chats, des rats, des brochettes de moineaux. Un marché aux rats s'ouvre à l'Hôtel de Ville. Les rats sont dans des cages. Le client choisit son rat que l'on fait égorger par un dogue avant de le servir au client.

Mardi 22 novembre. Réquisition est faite de toutes les pommes de terre de Paris.

Mardi 29 novembre. L'éléphant Castor du Jardin des Plantes est fusillé et vendu en boucherie.

Dimanche 4 décembre. Le quotidien « Les Nouvelles » publie un menu de circonstance : chien, chat, cheval et rat.

Vendredi 9 décembre. Un décret interdit la vente de la farine et la fabrication de biscuit. Toute farine doit être utilisée pour faire du pain.

Dimanche 11 décembre. Devant la grave pénurie pour se chauffer, la houille et le coque sont réquisitionnés. Parallèlement, réquisition pour les besoins de la boulangerie de tous les bois blancs chez le marchand de bois.

Mercredi 14 décembre. Le gouvernement autorise la vente du pain bis contenant du son.

Jeudi 15 décembre. Par décret, le gouvernement réquisitionne tous les équidés (chevaux, ânes et mulets) destinés à l'abattoir.

Dimanche 25 décembre. À 6 heures du matin, le thermomètre indique - 12°. Le manque de bois et de combustibles est dramatique.

Samedi 7 janvier 1871. On vend encore des singes. La livre de kangourou vaut 18 fr or.

Lundi 9 janvier. Extrait du « Journal de la République » : l'ennemi a commencé le bombardement de la ville. Une pluie de projectiles s'abat sur le quartier des Invalides. Le quartier entre Saint-Sulpice et l'Odéon reçoit un obus toutes les deux minutes. Parmi les victimes civiles, une école de la rue de Vaugirard a quatre enfants tués et cinq blessés par un seul projectile. Le bombardement s'étend au quartier de la rue Monge et de la rue de Varenne. Les hôpitaux regorgent de blessés.

Samedi 14 janvier. Nouvelle réquisition du blé et des farines ainsi que des chevaux (seul moyen de locomotion).

Mercredi 18 janvier. Le pain est rationné à raison de 300 gr par jour et par adulte et 150 gr par enfant de moins de 5 ans. « Toute personne qui découvrira du blé, de l'orge ou de l'avoine soustrait aux réquisitions recevra en récompense 25 fr par quintal. »

Samedi 28 janvier. Capitulation de Paris et signature de l'armistice. Fin du siège de Paris qui aura duré 3 mois et 10 jours.

Mercredi 18 mars 1871. Début de la Commune, insurrection parisienne qui va durer jusqu'au 28 mai.

Ce texte a été publié il y a quelques années dans le *Bulletin municipal de la ville de Luché-Pringé* (Sarthe). Il était conservé par la famille d'une fillette de 10 ans, qui vécut le siège de Paris lorsqu'elle en avait 7, et qui fut récompensée d'un premier prix d'écriture en 1873.

Élisabeth Dufourcq

8 juillet

Il est probable que ce récit n'ait pas été rédigé par la jeune fille mais par son institutrice, enseignante d'une école communale ou institution privée parisienne de la rive gauche. Ce texte, qui est parvenu jusqu'à nous, est le témoignage de l'état d'esprit de l'enseignement des instituteurs et institutrices traumatisés par la défaite de 1870. Les exercices d'écriture ont tenu une place importante dans l'enseignement primaire au XIX^e et au XX^e siècle jusque dans les années 1970. Après l'apprentissage de la lecture, celui de l'écriture cursive, qu'elle soit droite ou penchée, était destiné à faire écrire lisiblement les enfants. Les textes, écrits par le maître sur le tableau, étaient copiés par les élèves qui, tout en étudiant la calligraphie, révisaient l'orthographe, le vocabulaire, la grammaire, la morale et l'histoire. Pour écrire, ils utilisaient la célèbre plume sergent-major et trempaient leur porte-plume dans un encrier rempli d'encre violette. Ils calligraphiaient en traçant des pleins et des déliés, évitaient de faire des « pâtes » et séchaient leur écriture avec un buvard. Ces exercices se faisaient sur des cahiers d'écolier ; en 1892, la librairie Seyes mit au point la réglure encore utilisée aujourd'hui.

Comme pour toutes les autres matières enseignées, l'écriture donnait lieu à des compositions [les contrôles actuels]. Les meilleurs élèves étaient récompensés par des prix, livres dorés sur tranche aux belles reliures rouges et dorées, qui leur étaient offerts lors de la distribution solennelle des prix de fin d'année. Ainsi, cette fillette a reçu le premier prix d'écriture.

En 1965, le stylobille, diffusé en 1953, fut autorisé dans les écoles, mais il fallut attendre quelques années pour que soit progressivement abandonnée la plume et, avec elle, ces exercices d'attention, d'adresse et de compréhension au profit d'autres méthodes pédagogiques.

Marie-Claude Delmas

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^EARRONDISSEMENT N° 33

Pot-pourri



Place Edmond-Rostand pendant le confinement © Didier Marmion

27 avril

Nous sommes confinés à Paris et « restons chez nous » : avec une attestation, nous sortons avec les enfants, heureux de laisser télétravail, cours et devoirs. Nous avons préparé le circuit d'une heure dans des rues souvent inconnues du VI^e, trottinette pour la plus petite, smartphone pour les deux grands qui prennent des photos ! À 20 h, nous applaudissons et remercions ceux qui soignent, mais aussi tous ceux qui assurent notre vie quotidienne au risque de la leur, et nous faisons connaissance des habitants des numéros pairs de notre rue !

C'est dur ! Le plus dur ? recevoir des messages WhatsApp de proches qui nous inondent de « nous pensons bien à vous » avec des photos de leur bonheur d'être confinés à la campagne : travaux de jardinage, repas au bord de la piscine ... sans compter ceux qui ont bravé les interdits pour s'autoriser un « week-end » dans une maison moins confortable... mais à la campagne.

À la sortie du confinement, ceux-là seront déçus de la fin de leur vie paradisiaque tandis que d'autres resteront ébahis devant leur indélicatesse !

Julie

7 mai

Je vis seul dans un appartement certes agréable mais seul ! Tout jeune retraité, je dois déménager en province cet été. Je range, je trie, je lis, je téléphone, je regarde la télévision. Les chaînes d'information continue sont stressantes : trop de journalistes experts en médecine ! des médecins experts qui se contredisent à l'envi. Les hommes politiques accusés de tous les maux : ils n'ont pas fait ceci, ils nous mentent... Je me demande ce que j'aurai fait à leur place. Je préfère ne plus regarder la télévision sauf pour de remarquables émissions documentaires, mais bien tard le soir. Alors je suis de plus en plus « décalé ».

Je me couche trop tard pour me lever tôt. Tous les jours, je vais chez le boulanger, je fais un saut au Franprix, mais de plus en plus tardivement ce qui m'oblige à faire la queue dehors. Je deviens le sociologue des queues : la dame qui donne des leçons à celui qui la suit de trop près ; celui qui essaie de lier conversation mais est inaudible avec son masque ; ceux qui refusent le moyen de paiement proposé ; ceux qui se moquent des règles de distanciation et ceux qui essaient de les respecter. J'observe ceux qui portent un masque : ils le retirent pour parler et le remettent, le relèvent sur le front ou le descendent sur la bouche pour ne pas avoir de buée sur les lunettes, certaines l'enlèvent et le font admirer en expliquant comment elles l'ont fabriqué. Avec ironie, je me prends à penser que ceux qui les utilisent si mal sont ceux qui dénoncent le plus fort le manque de masques pour leur sécurité !

Je suis dans la rue une heure par jour. Je me dirige vers le Luxembourg, mon lieu de promenade préféré, mais pour en faire le tour extérieur. Il y a beaucoup de monde, ceux qui couraient mais que je ne rencontre plus maintenant qu'ils sont condamnés à ne courir qu'à certaines heures, les enfants qui montent sur les rebords des grilles, marchent en les tenant puis sautent. Je remonte la rue d'Assas déserte, je marche au milieu du boulevard du Montparnasse sur le « site propre » des autobus et des taxis, peu me croisent ! Il est midi, sur le parvis de Notre-Dame-des-Champs, un peu d'animation, une queue disciplinée, on distribue des repas à ceux qui n'en ont pas. Je décide de proposer mes services à la dame du deuxième. Elle l'acceptera volontiers et me téléphonera quelquefois.

Je rentre chez moi et je m'enferme jusqu'au lendemain.

Jean-Paul Meyer

Merci pour votre *Petit journal*, découvert par hasard

19 mai

Je me prends à regretter le silence et l'absence totale d'obligations pendant le strict confinement ! Quel confort, quel silence, quel parfum quand la fenêtre s'ouvre, on observe et entend le vol des canards pas si éloignés de la Seine ou celui des pigeons affolés quand on frappe les mains à 20 heures en hommage aux soignants... On a redonné au temps sa valeur, celle qui accorde la possibilité de lire sans penser qu'on devrait faire autre chose, de regarder des photos, de bavarder au téléphone ou sur son smartphone sans mauvaise conscience, de refaire des béchamels ou des mayonnaises à l'envi, de faire la sieste à n'importe quelle heure de la journée...

Pour la « personne âgée et vulnérable » que je suis, pas de télétravail, pas d'enfants en bas âge à surveiller, pas d'adolescents maugréant ou d'humeur exquise à « gérer », pas de risque de chômage ou de faillite...

La vie aurait été belle si elle n'avait pas été privée de l'essentiel : les passages de ceux que j'aime le plus, mes enfants et petits-enfants, mes frères et sœurs. Le plus dur : ne pas les voir réellement, les serrer dans mes bras, toucher et embrasser ceux que j'aime...

Finalement non, je préfère la vie déconfinée avec ses contraintes, c'est la vraie vie !

Anne-Marie Reder



© Didier Marmion

22 juin

Le Sénat a rouvert le jardin du Luxembourg pour le plus grand bonheur des habitués, fatigués de longer ses abords ou de s'agglutiner sur les murets de pierre des grilles.

Les parterres des pelouses sont encore garnis d'un magnifique engrais vert et les chaises et fauteuils rejoignent leur place d'été au gré du retour des habitants du quartier et des rares touristes de passage.

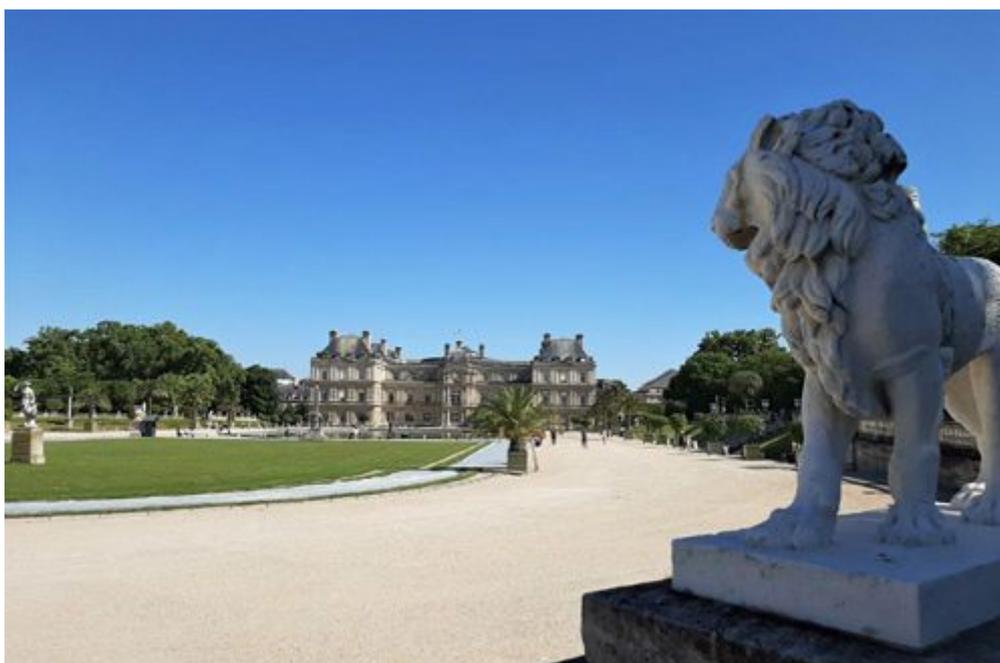
Quelques statues sont encore confinées ! Un produit sous bâche est utilisé pour rafraîchir leur état et les nettoyer sans agressivité.



© Didier Marmion

Les pommiers et poiriers en espaliers jettent leurs masques pour une respiration retrouvée.

Didier Marmion



© Didier Marmion

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^E ARRONDISSEMENT N° 34

Fermer un restaurant ouvert, ouvrir un restaurant fermé

Thibaut est né le 22 août 1989 à Paris dans le 12^e, Dimitri le 4 mai 1990 dans le 13^e. C'est à l'aube de leurs 22 ans que leurs amies respectives les présentent à l'occasion d'un dîner. Quelques années plus tard, naît l'envie entre les deux amis d'ouvrir un établissement de restauration. Le projet est long, ambitieux et ne se réalise que deux ans après les premières conversations.

Nous avons visité pas moins de 54 fonds de commerce un peu partout dans Paris et décidons de poser nos casseroles au 3 rue Sainte-Beuve dans le 6^e arrondissement de la capitale. L'exaltation et l'appréhension sont à leurs combles. Tout va très vite. Il faut être prêt et les heures de sommeil sont courtes.

Vient enfin la date d'ouverture : nous sommes le 9 mars 2020 et notre projet devient enfin réalité !

Quelle ne fut pas notre surprise quand, six jours plus tard, le Premier ministre annonce la fermeture administrative de tous les établissements de restauration sur l'ensemble du territoire national en raison du coronavirus ! Deux ans de projets, d'investissement constant pour présenter une maison de qualité, avec des produits sélectionnés avec soin, de vin nature, de travaux divers et variés pour un restaurant éphémère de six jours !

Nous revenons sur place le lendemain, dimanche donc, afin d'organiser la fermeture pour une durée indéterminée. Les frigos sont pleins à craquer et, ne pouvant tout emporter avec nous, nous décidons de les donner gratuitement au gens du quartier ou de passage. Que de travail acharné, des heures et des heures de taillage, d'épluchage, de cuisson sous vide, de créativité dans les goûts et les saveurs bradés sur le trottoir !

Les voisins sont au rendez-vous, heureux de profiter de cette aubaine, rien n'est gâché, tout part en quelques heures. Ce n'est qu'à l'arrivée de la police, assez virulente, que nous rentrons notre petit stand et dispersons les badauds.

C'est assez stressés que nous passons les premières semaines de confinement, suspendus aux annonces gouvernementales et multipliant les allers et retours afin de s'assurer que l'établissement se porte bien, qu'aucun frigo n'a lâché ou qu'aucune tentative d'effraction n'est à déplorer. L'angoisse porte bien entendu aussi sur la situation financière de l'entreprise qui, avec six jours d'ouverture, et tous les investissements initiaux de matériel, de travaux, de produit brut, de vin, d'assurance ... Pour tout dire : aucune trésorerie. Les aides mises en place par l'État ainsi que la gentillesse de notre bailleur et la souplesse de notre banquier nous permettront-elles de tenir ? Les semaines passent, la situation s'enlise, ne voyant pas de porte de sortie à court terme nous décidons de mettre le restaurant en veilleuse et d'en profiter pour faire quelques embellissements et entretiens divers. L'angoisse et le stress laissent place à la résignation et nous profitons malgré tout de repos et de nos proches. Un petit bout de jardin mis à notre disposition par les grands-parents d'une amie nous permet même de passer, entre nous, quelques bons après-midis au soleil et faire bonne chère. Pour Thibaut, c'est aussi l'occasion de tester quelques recettes et de faire des provisions diverses pour le restaurant, confitures,

bocaux divers et variés. Nous profitons de ce moment également pour tirer les quelques enseignements de nos six premières journées et décidons quelques modifications organisationnelles, tarifaires, etc.

Le 11 mai enfin, nous décidons de rouvrir les portes de notre établissement en proposant une offre de vente à emporter, qui servira surtout d'opération de communication, afin de rencontrer les gens du quartier et de nous faire connaître. L'ouverture d'un restaurant est toujours une étape difficile, le contexte du grand confinement l'a juste rendu plus dur encore, et si nous survivons à cela, plus rien ne nous fera peur !



Alors, quelques tables dehors sur la chaussée dans cette petite rue, finalement assez passante, des rencontres, même des habitués. L'aventure continue pour le moment, nous en sommes très heureux. Et même si les impacts de ce confinement se feront sentir encore pendant de longues années, notre motivation reste intacte.

Thibaut et Dimitri

24 juillet

PETIT JOURNAL DU CONFINEMENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^E ARRONDISSEMENT N° 35

Le s(p)ort suspendu

Le bruit d'un confinement courait depuis quelques jours. Tout commença début février par un défilé du nouvel an chinois annulé. Un mois plus tard, début mars, le huitième de finale retour de Ligue des champions entre le Paris Saint-Germain et le Borussia-Dortmund était contraint de se tenir à huis clos, sur ordre de la préfecture de police. Ce sera le dernier match officiel d'un club français avant une coupure qui durera quatre mois. Six jours plus tard, le 17 mars, le président de la République, Emmanuel Macron, scellait le sort de 66 millions de Français : le confinement était acté.

Comme bon nombre de secteurs d'activité, le sport était soumis à une coupure forcée. En France comme partout en Europe, les championnats étaient gelés, suspendus aux annonces du Gouvernement. Pour des milliers de sportifs de haut niveau, de dirigeants et d'employés de clubs, le chômage technique ou partiel était imposé. Ce fut aussi le cas pour de nombreux journalistes, de sport ou d'ailleurs, titulaires ou pigistes. Car sans actualité ni résultats, difficile pour les rédactions de conserver la totalité de leurs effectifs, pour beaucoup laissés sur la touche.

Les restrictions budgétaires pleuvent. Il n'y aura pas de piges avant la reprise des championnats domestiques. Les Jeux olympiques d'été et le championnat d'Europe de football, les deux événements majeurs de la saison sont annulés et reportés d'un an. Le sport est suspendu aux quatre coins du globe jusqu'à nouvel ordre. Roland-Garros, le Tour de France ou encore les 24 heures du Mans sont repoussés à septembre. À mesure que le confinement s'étend, on comprend bien vite que la saison sportive est mise à mal.

En Allemagne, en Espagne ou en Italie, des dates de reprise envisagée du football commencent à tomber. En France, le Gouvernement et la ministre des Sports, Roxanna Maracineanu, rechignent à faire reprendre la saison une fois le confinement levé. Pour des milliers de journalistes, c'est la douche froide. Quotidien sportif national, le journal *L'Équipe* peine à remplir ses pages et redouble d'imagination pour combler le grand vide laissé par la suspension des championnats. Dans les quotidiens généralistes, les pages sport ont disparu, laissant place au suivi de l'évolution de la Covid-19. Sur les chaînes télévisées, *Canal+*, *BeIN-Sports*, la chaîne *L'Équipe* et *RMC-Sport* passent en boucle des rediffusions de rencontres sportives. Une aubaine pour les passionnés, le désespoir pour les spécialistes, cantonnés à leur canapé.

La nouvelle tombe quelques jours plus tard : les championnats nationaux ne reprendront pas. En football, rugby, basket, handball, etc. la saison est officiellement terminée. Contrairement à ses voisins européens, la plupart pourtant davantage touchés par la Covid-19, la France fait un choix catégorique. Même au Royaume-Uni, le football a repris. L'occasion, au moins, de retrouver quelques pages de

sport dans les quotidiens... à défaut de Ligue 1 ou de Top 14. Une fois le confinement levé, le 11 mai dernier, l'activité sportive reprend peu à peu dans l'Hexagone, avec quelques matches amicaux ici et là. Un mois plus tard, fin juillet, le Paris-Saint-Germain disputera deux finales de coupes, maintenues malgré la fin de saison prononcée quelques semaines plus tôt. Pour la majorité des journalistes pigistes comme moi, il faudra cependant attendre la fin août et la reprise des différents championnats pour retrouver – même à distance - le chemin des rédactions.

Quentin Gesp

28 juillet